LE
DOCTEUR ROUGE.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Ce, rue Coq-Héron, 3.

LE

DOCTEUR ROUGE

PAR

JEAN LAFITTE,

Auteur des Mémoires de Fleury.

L'incompréhensible n'est pas l'absurde.
FRÉDÉRIC II.
Œuvres complètes.

II

PARIS,
AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,
QUAI MALAQUAIS, 15.

—

1844

VIII

LA MANTILLE DU TÉMOIGNAGE.

La nuit de mon exploration nocturne avait été bien fatigante. Aussi la matinée de cette nuit-là était très avancée quand je fus éveillé par le bruit de mes rideaux que Marianne tirait avec précaution.

— Que veux-tu si matin? lui dis-je en me frottant les yeux.

— Si matin!... Monsieur le docteur prend-il ceci pour la lumière de la lampe?

Et l'excellente fille me montrait en souriant la fenêtre par laquelle pénétrait un vif rayon de soleil.

— Que le brillant visiteur soit le bien arrivé! dis-je. D'ordinaire, je ne me laisse pas ainsi surprendre par lui.

— Une fois n'est pas coutume, répondit Marianne en poussant vers moi le fauteuil sur lequel j'étais dans l'usage de poser mes habits.

Mais au milieu du mouvement qu'elle imprimait au véhicule, un arrêt se fit dans son geste. Le fauteuil s'arrêta à moitié chemin. Marianne poussa un cri.

Je la regardai. Son visage de quarante-cinq ans avait rougi, les plis de son front se gonflèrent, sa paupière se baissa : j'avais devant moi l'image de la pudeur dans sa maturité.

J'eus bien vite compris.

La mantille de la veille était étalée sur le dos du fauteuil.

— J'avais pourtant fermé moi-même la porte, entendis-je murmurer à la matrone,

Puis je la vis, comme se ravisant, porter son regard vers la fenêtre qui donnait sur le jardin et diriger plus loin encore ce coup d'œil inquisiteur.

Je suivis à la trace la route du regard et de la mauvaise pensée qui l'accompagnait.

— Ne portez pas de jugement précipité, Marianne, lui dis-je, en essayant un peu de la dignité d'un maître. Ce n'est pas ce que vous croyez.

— Moi, monsieur, je ne crois rien, Dieu merci !... Je ne crois qu'à la nécessité de faire disparaître cette défroque ; car vos amis sont venus ; et s'ils montaient...

— Mes amis !... qu'est-ce à dire ?

— Les études que monsieur prolonge trop avant dans la nuit fatiguent sa mémoire, dit Marianne avec une ironie qu'il fallait bien excuser.

— Monsieur a donc oublié que c'est aujourd'hui le saint jour de dimanche ? Le libraire Wisby et un autre convive devaient venir déjeûner avec monsieur au sortir du temple, et...

— Et tous deux sont en bas ?... Je m'en souviens ; c'est juste, c'est juste !... déjà arrivés ?

— Déjà !... à onze heures !

— A onze heures passées, mon cher ! répéta quelqu'un en entrant ; onze heures dix minutes à ma montre ; presque l'heure du dîner de nos pères, et aujourd'hui, à ce qu'il me semble, l'heure du lever des docteurs modernes.

Celui qui parlait ainsi à l'abord était le libraire, dont le visage riant parut à la porte de ma chambre.

Derrière lui, je reconnus mon autre invité, le jeune docteur que j'ai montré une fois, le même avec lequel j'étais entré en conversation quand il vint porter chez Wisby la grande nouvelle de la victoire de Struensée.

—Vite! vite, mes habits! criai-je à Marianne.

— A quoi bon? dit le libraire. L'essentiel n'est pas d'avoir le costume d'étiquette, mais de ne point laisser refroidir le déjeûner... Prenez votre robe de chambre.

Et le maudit homme montrait la mantille.

Il n'était plus temps de dire à Marianne de la cacher, c'eût été donner matière à des conjectures qui pouvaient me compromettre.

Quoique cette pièce de la toilette d'une femme fût élégante dans sa coupe, la couleur en était sombre, et j'espérais que, jetée comme elle l'était, la forme n'en serait pas remar-

quée ; mais tout en comptant sur cette méprise, le coup d'œil de Wisby me paraissant assez équivoque, je cherchai à donner à la conversation un tour qui nous fît sortir du cercle d'idées où nous allions entrer.

— Je vous demande pardon de ma paresse, messieurs, dis-je, mais je crois que cette chambre me porte malheur. N'est-ce pas ici que Struensée philosophait de la philosophie d'Epicure ? Je couche dans le même lit : l'on est doucement bercé là-dedans, et je suis sûr qu'il dort moins bien dans son lit d'homme d'état.

— L'ambition dort debout, reprit le jeune docteur.

— Savez-vous qui va dormir debout ?... c'est nous, dit Wisby ; et savez-vous qui nous fera des contes pour cela ? le docteur Rouge.

— Moi, des contes ! et à quel propos ?

— Oh ! à propos de mantille, par exemple.

Il était impossible d'éviter la conversation là-dessus.

Ma chambre avait, en effet, tout l'air de la chambre d'un homme à bonnes fortunes.

Ce mantelet négligemment posé sur un fauteuil, le miroir de la veille placé sur la table, plusieurs lettres ouvertes qui pouvaient être

des billets de rendez-vous, tout semblait m'accuser.

Ajoutez à cela l'heure à laquelle je me levais, l'oubli de mon déjeûner du dimanche et de plus, — ce qui n'avait pas échappé à l'œil clairvoyant de mes convives, — quand j'espérais que le mantelet serait pris pour ma robe de chambre, la présence à quelques pas de là de ce dernier vêtement que je n'avais pas vu d'abord et qui, placé aussi sur le dos d'un fauteuil, semblait faire vis-à-vis au mantelet en question.

— Allons! allons! continua Wisby, avouez que vous avez eu une visite ce matin.

— Vous voyez ! répondis-je, ne sachant pas trop où tout ceci irait, mais avec la ferme résolution de ne rien laisser soupçonner de la vérité.

— Et quelle est la jolie femme qui laisse ainsi son capuchon chez un docteur ?

— Apparemment une malade qui est venue me consulter.

— Fort distraite, puisqu'elle oublie ce qui peut la garantir de l'air froid.

— Vous pouvez vous convaincre du moins qu'elle n'a pas peur d'être vue.

— Ceci ne prouve rien, riposta le jeune homme. Pendant qu'on est ensemble, un importun peut venir tout-à-coup; on peut entendre quelqu'un qu'il serait fâcheux de rencontrer. Alors, si l'on a un jardin, si la maison a plus d'une issue, comme celle de Struensée, qui, dit-on, est construite avec toutes les utilités d'une décoration d'opéra, on peut...

Ces dernières paroles du jeune docteur me confirmaient dans mes pensées; mais je me hâtai de l'interrompre.

—Si vous voulez admettre quelque malice, mon cher hôte, dis-je, que ne supposez-vous que c'est le docteur seulement qui est coupable et qui a voulu en conter à quelque chaste

cliente. Vous aurez alors l'histoire de Joseph renversée... D'après cette aventure de la Bible, les manteaux ne prouvent-ils pas en faveur de ceux qui les laissent?

— Nous aimons mieux croire que c'est le manteau d'une malade sujette aux distractions.

— Parlez pour vous, s'écria le libraire; moi, je n'ai pas une foi si facile... Tenez, voyez ceci!

Wisby s'était emparé de la mantille qu'il tenait alors avec le semblant de solennité d'un accusateur qui montre une pièce de conviction au tribunal des juges des mœurs.

— Allons déjeûner ! dis-je pour couper court.

J'étais habillé à ce moment.

— Déjeûner ! en présence de la jolie femme qui s'appuie sur moi avec tant d'abandon ? répliqua Wisby; ma foi ! pas encore... Laissez-la-moi contempler.

A la façon dont le libraire regardait la mantille qu'il avait étalée sur son bras avec complaisance, à l'éclat lucide que jetait sa prunelle en prononçant ces paroles, je me souvins de sa science d'analyse et de déductions. Je n'étais pas fâché de savoir quels indices il me donnerait sur la personne dont il tenait le vê-

tement, quitte à nier s'il touchait en quelque chose à une secrète pensée que j'avais, à une sorte de demi-preuve d'un fait que ma propre sécurité m'obligeait à garder pour moi.

— Oh! oh! dis-je, vous voilà bien fier! il ne s'agit pas ici, comme vous l'avez fait avec moi une fois, de connaître la profession d'un homme sur la manière dont il tient sa canne, mon cher monsieur Wisby!

— J'ignore à qui cette mantille appartient, répondit-il; je n'ai jamais vu la femme qui la portait; mais si l'inconnue passait quelque part devant moi, je crois que je pourrais lui dire : — Madame, voilà qui est à vous.

Puis, prenant l'accent sûr et fier d'un démonstrateur, il poursuivit :

— La personne de qui vous la tenez, cette mantille, ou plutôt la personne qui vous l'a laissée, monsieur Mesmer, n'est point venue ce matin chez vous, car elle était en parure du soir.

Je ne pus m'empêcher de faire un mouvement de surprise à la justesse de la remarque, et même je fus tenté d'arracher la mante des mains de Wisby pour l'empêcher de poursuivre, tant il me semblait sur la voie.

— Oh! pas encore, poursuivit le libraire répondant à ma pantomime autant qu'à ma pensée, pas encore!

Alors, fixant son regard sur la pièce de conviction, il poursuivit comme si un livre eût été ouvert devant lui :

—La dame en question était hier au soir coiffée en plumes de couleur rose ; je puis affimer que, d'ordinaire, elle porte des boutons de brillans aux oreilles, mais je crois que, hier, elle avait des pendeloques : je ne dirai pourtant pas que j'en sois aussi certain que du reste.

Elle est grande, sa chevelure est d'un blond argenté, son teint éclatant de blancheur ; elle a la taille élancée, le cou fin et dégagé et un pied... oh! un pied à ne pas entrer dans la pantoufle de Cendrillon ; je remarque de plus qu'elle est fort jeune, assez distraite ou assez

préoccupée, et qu'elle a un goût décidé pour le romanesque.

— Est-ce cela ? me dit le jeune docteur.

— Eh ! mais, je n'affirme rien. Il est facile à monsieur Wisby de faire un portrait de fantaisie à propos d'un mantelet de femme... Son imagination est si riche ! Je crois pourtant que je pourrais passer à côté de lui avec la dame à qui appartient ce mantelet, sans qu'il la reconnût.

— Vous ne passeriez pas ainsi avec la femme à qui appartient ce mantelet, dit sérieusement le libraire en répétant chacun de mes

mots, car pour venir ici, cette femme se cache et n'arrive que la nuit.

Pour le coup, je poussai une exclamation d'étonnement.

— N'est-ce pas que c'est cela ? fit Wisby, dont l'orgueil venait de recevoir un compliment, et l'enthousiasme une excitation. N'est-ce pas que la dame craint quelqu'un, un père, un époux, un frère?... Je ne suis pas devin pourtant, messieurs ! s'empressa-t-il d'ajouter ; je suis seulement un homme qui ne laisse rien échapper quand il observe, un calculateur qui compte fil à fil le tissu de l'étoffe qu'on lui donne à reconnaître.

— Voulez-vous que j'en vienne aux preuves? ajouta le libraire triomphant.

Et d'abord, qu'y a-t-il dans le coqueluchon de cette mantille? Voyez! j'y trouve attachés au taffetas quelques cheveux d'un très beau blond; et tout auprès encore, qu'y a-t-il? de légers brins de plume rose échappés à la coiffure... Est-il donc besoin d'être riche d'imagination pour en conclure que l'aigrette et la chevelure de cette blonde doivent être en tout semblables aux échantillons qui en sont détachés!... Est-ce compris?... hein!

— Bravo! dit le jeune docteur.

— Et comme jamais pareille chevelure

n'orna de front bruni, comme jamais tresse blonde ne s'échappa sur une peau équivoque en blanchenr, que m'apprend la science des déductions ? Eh ! mon Dieu ! ce qu'elle apprendrait à tout le monde comme à moi, que cette belle aux cheveux argentés doit avoir le teint éblouissant... Voyons, savez-vous quelque observateur qui osât me disputer cela sans déshonorer son jugement ?

— Merveilleux ! fis-je, commençant à oublier à quel résultat pouvait entraîner la dissertation.

— Et juste, riposta Wisby, dont la parole alors se pressa avec un véritable essor d'orateur.

C'est ainsi, continua-t-il, qu'il m'a suffi d'examiner le ruban qui attache au cou ce manteau et de nouer ce ruban à l'endroit déjà frippé par l'usage ordinaire pour reconnaître que l'espace embrassé par ce nœud étant peu considérable, le cou, enfermé journellement dans cet espace, est fin et dégagé... Point de difficultés là-dessus.

Mesurant ensuite avec attention l'éloignement qui se trouve entre le haut de cette mante par derrière et les plis ou la zone froissée qui se remarque juste au bas de la taille quand la personne serre la coulisse du vêtement pour animer sa stature, et qu'elle fait froncer ainsi toute la partie supérieure aux hanches, pendant que l'inférieure, plus pesante à cause du

triple ourlet, tombe et flotte avec mollesse sur des formes arrondies et coquettement prononcées, je décide, en véritable amateur, que le buste est très élancé, et, par conséquent, la personne grande et bien faite... Qu'en dites-vous?... Ne voyez-vous pas les contours sous le voile ?

— Le déjeûner ne sera pas mangeable, messieurs! nous cria d'en bas la pauvre Marianne, qui voulait soutenir l'honneur de sa cuisine. Mais, d'une autre part, l'honneur de Wisby était engagé : nous étions attentifs, il reprit la parole :

— Et si, examinant le corps du manteau, j'ai trouvé sur le taffetas brun l'impression

d'un très joli soulier marquée en gris de poussière, qu'un peu d'humidité a délayée ; il ne m'est pas possible de douter que cette impression ne vienne de l'élégante chaussure de la personne même qui a laissé tomber le manteau. Donc il m'est facile de dire : si son soulier est petit, son pied charmant l'est bien davantage. Il n'y a nul mérite à moi de l'avoir reconnu... le moindre observateur, un novice, devinerait ces choses-là.

Mais cette impression faite en passant et sans même avoir été sentie, annonce ou une extrême vivacité de marche ou une forte préoccupation d'esprit dont les personnes graves, froides et âgées sont peu susceptibles, d'où je conclus très simplement que la jolie blonde de

M. Mesmer est dans la fleur de l'âge ; bien vive, distraite ou, sinon distraite, tourmentée d'une pensée incessante. Qui ne tirerait la même conclusion?... J'en appelle au jeune docteur, et je ne veux forcer personne à dire comme moi.

Le jeune docteur auquel Wisby en appelait semblait en ce moment fortement préoccupé, et quoiqu'il parût suivre avec un intérêt croissant l'ingénieuse démonstration du libraire, son visage ne riait plus comme tout à l'heure.

Wisby était lancé, il ne s'aperçut pas de ce changement.

— Enfin, quand je réfléchis, poursuivit-il, que pour trouver le pied de la dame sur la

mantille, il faut que cette mantille soit tombée de ses épaules, je raisonne ainsi : si le vêtement est tombé et qu'elle ne l'ait pas relevé elle-même, tout n'indique-t-il pas qu'elle a fui ? Mais a-t-elle fui la poursuite du galant qui lui faisait la cour ? A-t-elle laissé son manteau par chasteté, comme a voulu le faire entendre M. Mesmer? Non! les plumes roses n'annoncent-elles pas qu'elle s'est dérobée à quelque soirée, à quelque brillant salon?

Elle est donc venue de bonne volonté. Mais par quel chemin est-elle venue ? La solution de ce problème me dira en même temps qu'elle se cache, car elle a passé par un de ces obscurs corridors qui ne sont fréquentés que par des gens du peuple ; et ce qui le prouve, c'est

la large tache de boue qui se voit sur cette partie du vêtement : avec la gelée qu'il fait dans nos rues, cette boue épaisse ne peut avoir été ramassée que dans un lieu de passage étroit et resserré où l'on piétine long-temps sur la même ligne et avec de fortes chaussures...

Hein! touché-je juste encore en ceci, docteur Mesmer? Et quant à la dame, n'ai-je fait qu'un portrait de fantaisie? oh! non pas, et recevez-en mon compliment; votre maîtresse, la femme au mantelet, est belle comme une de ces jeunes souveraines de contes de fées à qui il suffit d'envoyer leurs nombreux portraits pour mettre en rivalité tous les héritiers présomptifs des royaumes environnans...

Il n'y a que la reine de Suède, la belle Mathilde, qui pourrait lui être comparée !

Je frémissais, je voyais le jeune docteur se rapprocher de la place où je me tenais. Pâle et presque tremblant, il semblait prêt à se jeter sur moi.

Wisby n'aperçut pas ce mouvement hostile de son gendre.

— Ainsi, belle et courtisée, poursuivit le démonstrateur qui s'était à peine donné le temps de reprendre haleine, elle pourrait être coquette ; mais à ce mal, il y a un remède.

J'ai dit qu'elle était romanesque, et ici je

vais donner le dernier coup de pinceau à la ressemblance que j'ai ébauchée.

Romanesque, en voilà les indices.

Remarquez-vous cette légère éraflure du taffetas dans les deux côtés du coqueluchon intérieur? ceci ne peut venir que du frottement répété de deux petits corps durs en mouvement; et que serait-ce autre chose si ce n'est la marque des boucles de diamans qu'elle porte aux oreilles?

Or, suivez-moi toujours :

Ici, dans le haut, l'étoffe est plus creusée; ce sont les boucles que l'on porte les jours or-

dinaires et celles que touche le plus souvent le mantelet qui ont laissé cette trace ; quant à l'éraflure qui se trouve un peu plus bas, moins profonde, mais plus grande, et qui s'étale horizontalement, c'est la marque des pendeloques des jours de fête.

— Qu'y a-t-il là qui prouve le romanesque du caractère ? interrompis-je parlant à Wisby, et cependant en suivant de l'œil un étrange mouvement du jeune docteur, lequel, cette fois, comme par réflexion subite, s'était éloigné de nous et avait fermé la porte dont il tenait la clé.

On aurait dit qu'il craignait que quelqu'un ne pût entendre.

— Ce qui prouve le romanesque, riposta le démonstrateur toujours en verve, c'est ceci : qui ne sait que les penseurs baissent la tête dans l'attitude de la méditation ; que les enthousiastes la tiennent levée vers le ciel ; que ceux ou celles qui font des rêves d'amour la penchent doucement sur l'épaule gauche, comme si les douces images qui leur viennent souvent la faisaient incliner un peu du côté du cœur?

Or, voyez le capuchon du mantelet! les éraflures dont je parle sont-elles parallèles? Non. Le creux que j'ai déjà fait remarquer n'est-il pas plus bas de deux pouces du côté gauche? Ceci peut-il venir d'autre chose que de l'habitude constante de baisser la tête?

Hein!... est-ce ma riche imagination qui me fait trouver cela ? ou bien, avec ce capuchon, avec ce mantelet, n'ai-je pas deviné toutes les habitudes de celle qui se cachait là, comme on devine la forme d'un fruit au renflement de sa gousse ?

Déductions certaines, messieurs ! comme les déductions qui concluent une règle d'algèbre.

Et si après tout ce que j'ai trouvé, si, après cette dernière et positive indication, on se donnait un peu de mal pour chercher le nom...

— Ne le dites pas, oh! ne le dites pas! m'écriai-je, voyant l'assurance de Wisby et

croyant déjà entendre sortir de sa bouche un nom auguste.

— Eh bien! s'il ne le dit pas, je le dirai, moi, monsieur! prononça d'une voix sourde, mais où vibrait toute la puissance de la colère, le jeune docteur qui s'était alors rapproché de moi et me toisait; — je nommerai cette femme.

— N'en faites rien! savez-vous ce qu'on risque à la nommer? m'écriai-je vivement.

— Le risque sera pour vous, monsieur, je l'espère, et je la nommerai!

Puis, se tournant vers Wisby :

— Insensé! lui dit-il, l'orgueil de cette

science qui vous éclaire sur tous les points indifférens vous aveugle-t-il en même temps sur le seul qu'il faudrait connaître?... sur l'honneur de votre famille, sur le bonheur de ma vie, à moi!

— Oui, poursuivit avec autant de véhémence que d'amertume le jeune docteur, oui vous avez tout dit, monsieur, tout! hormis une chose qui vous touche et qui me désespère... Ce mantelet appartient à votre fille, à ma fiancée!

Si je m'attendais à quelque chose de terrible, ce n'était pas à ce dernier mot.

Wisby pâlit, se frappa au front; ses lèvres s'agitèrent. On pouvait deviner qu'il résumait

les preuves de tout à l'heure dans une sorte d'acte d'accusation.

— C'est vrai ! s'écria-t-il enfin ; ce mantelet doit être à ma fille.

En effet, voilà son cou, sa taille ; ce sont ses cheveux, son teint ; voilà son pied dont elle touche à peine la terre ; voilà les boucles d'oreilles qu'elle porte d'ordinaire : c'est ainsi qu'elle penche la tête avec cette habitude de corps qui a tant de charme... Mais ces pendeloques ? ces longues boucles de diamans ? je ne saurais expliquer...

Et le pauvre homme regardait son gendre futur avec cette anxiété et cette espérance

d'un père qui, tenant mille preuves accablantes contre sa fille, cherche au moins un seul point sur lequel on puisse lui donner un démenti.

Pour moi, quoique le regard du jeune docteur, tourné de mon côté, fût plein de menace et de rage, je m'attendais si peu à cette révélation, que j'écoutais avec l'espèce d'attention qu'on porte au théâtre au moment où une péripétie fortuite vous pousse dans un ordre inattendu de pensées et renoue devant vous le problème quand vous pensiez l'avoir résolu.

J'appris alors, — ce que j'ignorais entièrement, — que, par le crédit de Struensée, la fille de Wisby avait été admise depuis long-

temps parmi les femmes de la reine Mathilde. Les pendeloques de brillans que le libraire ne connaissait pas à cette jeune personne lui avaient été envoyées en cachette par son fiancé. Voici à quelle occasion :

Depuis peu, il était question à la cour de réconcilier le parti du jeune ministre et celu de la reine douairière Marie-Julie ; M. de Rantzau avait été rappelé. Un magnifique bal masqué devait mettre les dissidens en présence.

Mais toutes ces négociations ne s'étaient pas faites sans préliminaires et sans pourparlers ; et parce qu'à la cour rien de ce qui est sérieux ne doit avoir l'air de se traiter gravement,

afin, s'il y a lieu, de pouvoir reculer chacun de son côté, quelques brillantes soirées avaient été données dans les salons du roi, où se rencontraient les plénipotentiaires.

A cette occasion, des deux parts les toilettes avaient resplendi, les écrins avaient brillé, et en homme au courant de ce qui se passait, comme en galant bien épris, le gendre futur avait cru pouvoir envoyer à sa promise une parure à-compte sur la corbeille prochaine.

Colérique et circonstanciée, cette explication, qui fut donnée pour moi et pour acculer en quelque sorte toutes mes objections à l'avance, ôtait aussi à Wisby le dernier doute où son cœur de père se réfugiait.

Il s'était élancé près de moi, et, la colère au front, il m'interrogeait, tandis que le jeune docteur, debout comme lui, rouge de fureur, répétait mentalement les paroles brèves et ardentes de son beau-père.

J'avais ces deux hommes à ma droite et à ma gauche. Leurs regards croisés se pressaient sur moi, comme s'ils eussent cru m'étreindre l'âme dans un étau.

— Monsieur, me dit Wisby, vous nous expliquerez au moins comment ce mantelet est en votre possession.

— Si pour qu'une chose soit en votre possession, il faut l'avoir reçue ou bien l'avoir

acquise, ce mantelet n'est point en ma possession. Il se trouve chez moi : voilà tout.

— Par hasard ? interrogea le beau-père.

— Par hasard? répétèrent les lèvres du gendre.

— Par hasard, messieurs.

— Et pourquoi donc nous avoir dit d'abord qu'il appartenait à une cliente malade?

— Pour répondre quelque chose à des hommes qui sont curieux de savoir comment un manteau de femme est chez un docteur... La vérité est que j'ai trouvé ce manteau,

— Loin d'ici?

Je réfléchis ; le digne Wisby me paraissait souffrir de tant d'angoisses et le pauvre amant était si hors de lui, que je voulus leur donner une consolation.

— Près du parc royal, répondis-je.

— Ah! fort bien!... Quoiqu'il soit étrange que ma fille laissant tomber sa mante près du parc royal ne l'ait pas ramassée, quoiqu'il soit incroyable que, ne la ramassant pas, un des gens de la suite ne se soit pas trouvé auprès d'une femme parée pour lui rendre ce service...

J'interrompis.

— Ce qui est incroyable, m'écriai-je, c'est l'interrogatoire que vous me faites subir, messieurs!... J'ai trouvé ce manteau; là se borne toute l'aventure... A la personne à qui il appartient à vous dire le reste.

— Un mot de plus. Quand l'avez-vous trouvé?

— Hier au soir.

— Dans une promenade au parc royal, avez-vous dit?

— Dans une course, et traversant le parc royal.

A cette réponse, le gendre alla ouvrir la porte et appela Marianne.

La pauvre fille monta, prête à nous gronder de la faire ainsi attendre ; mais, après nous avoir regardés, elle comprit qu'il s'agissait entre nous de quelque chose de sérieux, elle se tut, attendant qu'on l'interrogeât.

— Pourquoi, Marianne, lui demanda le jeune docteur, avez-vous dit au domestique que j'ai envoyé ici hier au soir que M. Mesmer était sorti ?

Je ne devinais pas où ce jeune homme voulait en venir en adressant une semblable question à ma vieille ménagère. Je crus que la ja-

lousie venait de lui monter à la tête au point de troubler ses idées.

— Je n'ai pas vu de domestique, monsieur, répondit Marianne, et si celui que vous avez envoyé avait été exact à faire sa commission, il ne vous aurait pas dit un mensonge : M. Mesmer n'est pas sorti hier soir.

— Monsieur Mesmer n'est pas sorti hier soir ! répétèrent en même temps les deux interrogateurs.

J'étais pris !

— Mais il paraît que je sortirai ce matin,

dis-je à ces messieurs, dont l'attitude fière et provoquante me courrouçait enfin.

— Marianne, ajoutai-je, nous ne déjeûnerons pas... Sortez.

Quand ma servante ne fut plus là :

— Vous avez menti tout à l'heure, monsieur ! me cria aux oreilles le jeune docteur.

— Pour votre repos, répondis-je sur le même ton.

— Vous avouez donc que ma fille est venue ici ? dit Wisby.

J'aurais pu lui répondre, d'après ce qui m'avait semblé être : — Oui, elle y est venue, et non pas pour moi. — Mais je pensai à Struensée dont j'étais l'hôte et l'obligé ; je pensai que c'était une méchante mission que d'instruire un père de la honte de sa fille, un fiancé du manque de foi de sa fiancée.

La vérité était si triste à dire, qu'à mes risques et périls je voulus laisser mes deux provocateurs dans le doute : en fait de déshonneur, douter est encore un bien.

— Je n'avoue rien, monsieur Wisby ; tout ce que j'ai pu dire, je l'ai dit.

J'affirme seulement que les apparences vous trompent, et ne vais pas plus loin.

D'ailleurs, quand les choses deviennent si graves que de mettre en jeu l'honneur d'une famille et la réputation d'un honnête homme, il faudrait peut-être examiner jusqu'à quel point, et sur quoi surtout, sont fondées vos conjectures et ajourner d'abord..

— Vous êtes un lâche! me cria le gendre qui, au lieu de venir sur moi, fit un bond vers ma table.

— Et vous un fou!... mais on corrige les fous de votre espèce.

— Et on punit les traîtres qui vous ressemblent, riposta toujours furieux et écumant le jeune homme, lequel, alors, me saisissant le

bras me mit sous les yeux un papier que j'avais déposé la veille sur ma table.

— Voilà le billet de rendez-vous, continua-t-il... Ah ! l'on ne songe pas à tout, monsieur !

Puis, me quittant, il courut à Wisby, lui désigna d'un doigt tremblant une seule ligne, et lui fit lire :

Ne manquez pas d'y aller... peut-être nous y verrons-nous.

C'était le mot trouvé sur le papier renfermant le second rouleau d'or dont on peut se souvenir.

Wisby me regarda avec indignation. Ces caractères que j'avais cru tracés de la main de Struensée, l'étaient par la fille du libraire.

Un duel était inévitable ; tout m'accusait. Je n'avais plus d'explications possibles à donner.

Une demi-heure après, nous étions derrière le cimetière de L...

En se faisant un appel d'honneur, se donner rendez-vous à ce cimetière, c'est ordinairement, à Copenhague, convenir d'un combat à mort. C'est comme si l'on se disait entre adversaires : — Il faut que l'un de nous meure et n'aille pas plus loin.

Et, en effet, vous restez où vous êtes tombé ; vous vous trouvez ainsi tout arrivé, et la longueur de votre corps a mesuré la terre qui vous appartient.

Ne connaissant personne encore que les malades que j'avais traités, je fus obligé de prendre pour mon second un de mes cliens à peu près guéri. Wisby et lui réglèrent les conditions du combat.

Nous avions mesuré vingt-cinq pas ; nos pistolets étaient d'une grande portée ; trois coups frappés dans la main devaient donner le signal. Déjà deux coups s'étaient fait entendre, mon bras se raidissait pour monter le tube à la hauteur du front de mon adversaire...

— De par le roi! je vous arrète, cria tout-à-coup près de nous une voix éclatante.

Deux officiers à cheval étaient déjà sur nous. Plus loin s'avançait une voiture.

Nous n'avions rien entendu : on ne tue pas, on n'est pas tué sans éprouver quelque préoccupation.

Ce fut moi qui pris la parole.

— Qu'est-ce à dire, messieurs? demandai-je ; n'est-il donc pas permis, en Danemarck, de donner ou recevoir satisfaction? et lorsqu'on agit en gens de cœur...

— On agit au moins avec imprudence quand on agit contre la loi, me répondit un des officiers, pendant que l'autre parlait assez vivement à Wisby et à son gendre.

—Veuillez monter dans cette voiture, poursuivit celui à qui je m'étais adressé.

Qu'on juge de ma surprise ! Je reconnus la voiture qui s'arrêta à ma porte le jour de l'arrestation de Muller.

— Est-ce par ordre du ministre que vous êtes venu ? interrogeai-je, intrigué.

— Le ministre n'agit jamais en Danemarck,

mais toujours la loi, me répartit-on en répétant à peu près la phrase officielle... Voulez-vous prendre place, monsieur ?

Evidemment ordre était donné de ne pas me répondre.

Je montai dans la voiture, et l'officier, donnant son cheval à tenir à l'un des cavaliers qui l'avaient accompagné un peu à distance, vint se placer à côté de moi.

— A la citadelle ! dit-il ensuite au cocher du ton dégagé dont un grand seigneur dit : A l'hôtel !

A la citadelle ! la prison d'état, moi ! il y avait de quoi se maudire.

Je ne suis coupable de rien, pas même de savoir un secret que je cherche depuis longtemps, et voilà Wisby et son gendre qui m'accusent ! voilà que, pour être homme d'honneur et homme discret, j'enfreins les lois d'un pays qui m'accueille et m'héberge ! Y a-t-il peine de mort pour cela ?

Non, pas pour cela ; mais il y a peine de mort pour séduction ; je viens de l'apprendre.

Allons, vivent les voyages scientifiques ! vivent les amis devenus ministres et les filles qui ne savent pas agrafer leurs mantelets !

IX

LA PRISON COURTOISE.

C'est une noire prison que celle où l'on me fit descendre ; les guichets en sont bas, les corridors étroits, l'air y entre tout souffreteux, les guichetiers y sont trapus et noirs, leurs

chiens silencieux viennent flairer le prisonnier qui entre, et, — quand les yeux ne sont pas bien accoutumés encore au jour sombre de cet endroit, —si, au moment où ils vous approchent, l'on ne voit leur double rangée de dents, on les entend claquer l'une contre l'autre comme si les terribles animaux broyaient quelque ossement qui résiste.

A défaut du regard, l'âme est avertie du danger qu'il y aurait de tenter une évasion. Il n'y a là contre la liberté des hommes que les épaisses murailles, les forts barreaux, les verroux, les carabines des soldats, les chaînes des geoliers et la dent de chiens féroces.

— Allons, me dis-je à cette inspection,

quiconque n'a qu'une faible idée de la puissance et de la volonté de l'homme, n'a qu'à demander à la justice ce qu'elle en pense.

Le cachot où l'on me fit entrer avait pour lit un grabat à quelques pouces de terre, pour meubles une chaise, laquelle, malgré la classique description, se tenait sur ses quatre pieds, quoiqu'on l'entendît crier quand on voulait s'y asseoir; une petite table de bois blanc complétait cet ensemble.

Ce n'est pas qu'il eût pu contenir d'autres objets que ceux-là : le cachot était bas et étroit, c'était presqu'à la lettre l'enfer de sainte Thérèse ; c'était ces quatre pans de murailles qui s'approchent de vous peu à peu

et se resserrent jusqu'à ce qu'ils viennent s'appliquer à vos flancs qu'ils pressent, porter sur votre tête qu'ils font rentrer dans votre corps, en même temps que les dalles où s'appuient vos pieds montent vers la voûte et vous ramassent sur vous-même, tendant sans cesse à rétrécir l'espace...

Horrible vision!

Le guichetier remarqua mon mouvement d'effroi.

— Eh bien! on s'y accoutume, me dit-il, devinant ma pensée et prenant l'air d'un hôte qui veut vous faire les honneurs du lieu.

Je m'assis sur mon lit, abîmé dans mes réflexions.

Cependant mon guichetier rangeait autour de moi; après quoi, il s'éloigna, et la lourde porte commença à rouler sur ses gonds pour le laisser sortir. Mais tout-à-coup, comme s'il eût oublié quelque chose d'essentiel, il revint sur ses pas.

— A propos, me dit-il, vous savez que vous êtes du bal de la cour ce soir ?

Je haussai les épaules à la lâche et grossière plaisanterie de cet homme ; mais lui, sans prendre garde à ce mouvement, tira de sa poche une lettre sous enveloppe qu'il me remit.

Je déchirai bien vite le dessus, et montant sur ma chaise, je rapprochai de l'étroite bande de lumière qui n'éclairait guère que le plafond, l'écrit qui m'était remis.

C'était un billet d'invitation imprimé pour le bal paré et masqué que l'on donnait à la cour ce soir même.

Pendant que j'étais attentionné à ma lecture, le porte-clés disparut et j'entendis une triple serrure se fermer sur moi ; puis, pour surcroît de précaution, une chaîne de fer battit contre la porte.

J'étais furieux ! Ce bruit sinistre et cette

invitation à une joyeuse fête me semblait une amère ironie.

N'y avait-il pas dans l'espèce de combinaison dont j'étais victime un raffinement cruel qu'un homme méchant seul pouvait avoir trouvé et accompli?

Outre le juste ressentiment que je devais avoir, mon orgueil blessé se révoltait; une part de ma dignité s'en allait dans ce jeu perpétuel dont j'étais devenu comme le hochet principal.

Il me semblait que je n'avais plus mon libre arbitre, que j'étais tenu au bout d'un fil par la main capricieuse d'une puissance qui se

moquait de moi ou se réjouissait à mes dépens, mais pour que cela se passât ainsi, il fallait que je fusse l'objet d'une minutieuse surveillance.

— Même en ce moment, me disais-je, si bien et si solidement enfermé que je sois, on me voit, on m'épie peut-être.

J'écoutais, je regardais, j'étais convaincu qu'un rire outrageant allait partir de quelque point de ma prison, qu'une figure ricaneuse allait se montrer à l'étroite ouverture qui me donnait du jour ; je me retournais de toutes parts, fier et menaçant. Depuis la matinée j'étais en train de duel, et je sentais ma main se crisper comme pour saisir une arme : j'eusse

voulu trouver Struensée face à face, le provoquer et en avoir raison.

De toutes les choses bonnes à faire trouver les heures moins longues, la colère n'est pas la moins mauvaise ; on apostrophe son ennemi, on dialogue avec lui, on lui fait ses réponses, on lui riposte, on le tient, on l'accable, on se grandit, on se couronne martyr ou triomphateur, le temps passe ainsi, et comme il ne faut que donner du temps à la justice pour qu'elle intervienne dans toutes les questions possibles, sans tomber, le dialogue finit par devenir plus raisonnable, l'offensé moins partial, on s'accorde moins de paroles à soi et on en laisse dire davantage à son adversaire ; d'ennemi qu'on était, on n'est plus que juge.

— Voyons, commençai-je, faisant la demande et me préparant à la réponse, voyons, monsieur Struensée, docteur incompréhensible! je vous écoute.

— Comment pouvez-vous m'accuser de vous avoir conduit ici? me disait-il dans mon entretien supposé... Avez-vous voulu vous battre?

— Oui.

— Donc, c'est par vous et non par moi que vous êtes en prison. Je n'ai pas fait la loi, et vous, vous l'avez violée.

— Mais je ne me suis battu qu'à l'occasion

de cette maudite mante, et si vous n'aviez pas de nocturnes rendez-vous avec la fille de Wisby, ce qui est arrivé ne serait pas arrivé.

— Ce qui est arrivé ne serait pas arrivé si vous n'aviez été curieux... Vous ai-je dit de m'épier? et d'ailleurs, quand une jeune fille laisse tomber quelque chose, pourquoi le ramassez-vous?

— Peut-être pour vous-même; je craignais que ce mantelet de femme ne vous compromît, et puisqu'il faut vous le dire... je croyais ramasser un manteau royal.

— Et quoi! ayant cru cela, vous avez pris si peu de précautions? Car n'est-ce pas être en

contradiction avec ce que vous dites, que d'étaler ce manteau sur un fauteuil, comme vous l'avez fait ?

Sachez que si un objet si précieux eût été caché chez vous, le feu eût été mis à la maison pour que tout brûlât, la maison, le manteau et le curieux.

— Je me réjouis donc ! c'est un grand bonheur pour moi que d'être en prison.

— D'autant que vous êtes invité au bal de ce soir.

— Est-ce que réellement j'irai à ce bal ?

— Cela dépend de vous.

— Singulier chemin que vous m'avez fait prendre!

C'était ainsi que je dialoguai en moi-même entre moi et l'homme qui gouvernait le Danemarck.

On voit que j'étais bien apaisé ; et comme dans tous mes rapprochemens avec Struensée se trouvait, en réglement de compte, un mystère à expliquer, non seulement ma colère était dissipée, mais je commençai dans ma tête à faire le roman de tout ce qui devait arriver, en prenant pour point de départ ma trouvaille

de la veille, mon duel, ma prison et mon bal.

Mon bal! je n'y étais pas encore, et si j'y devais aller, en effet, si cette invitation qu'on m'avait faite n'avait pas été pour m'empêcher de crier un peu haut au premier moment et de dire ce que je savais ou ce que je supposais de l'aventure de la veille. — Dans ce conflit de pensées qui m'agitaient, celles-ci se mêlaient à d'autres plus rassurantes. — Si, en effet, dis-je, Struensée m'attendait au bal de la cour, comment y pouvais-je paraître d'une manière brillante? Serait-ce avec mon costume noir, sévère, et un peu usé au coude, le fameux habit que j'ai fait voyager avec moi dans mon havresac? Serait-ce surtout l'esto-

mac vide? car si ce qui vient de m'arriver a d'abord un peu distrait de la marche ordinaire que tout homme doit suivre pour accomplir une journée logique, on pourra se remémorer à présent que je n'ai pas encore déjeûné.

Une fois que je fus frappé de cette idée, toutes les autres se modifièrent; je pensai au repas que Marianne avait préparé chez moi, et mon imagination échauffée me restitua l'odeur appétissante d'un civet de sarcelles que je ne lui avais pas commandé et dont, sans doute, la bonne fille se proposait de nous surprendre...

Mais je ne veux pas, à mon tour, faire de sur-

prise ici. Cette appétissante odeur, que je croyais être seulement dans ma mémoire, était bien dans mon odorat. En s'emparant de moi tout entier, ma colère m'avait supprimé un sens.

Si je fusse entré dans mon cachot avec plus de calme, j'aurais pu voir, sur la petite table, un couvert proprement mis, quoique sans nappe, deux plats habilement accommodés, quoique servis dans des assiettes de terre brune, et, aux pieds du meuble, à l'ombre d'une grande cruche, une bouteille du contenu de laquelle j'aurais pu mieux apprécier le mérite, si je n'étais à peu près un buveur d'eau.

L'invitation était formelle.

Je déjeûnai donc; un peu tard à la vérité. Il était cinq heures du soir, et la nuit commençait à se faire quand je me mis à table.

Trois heures après, j'entendis marcher de tous côtés dans les larges corridors que j'avais parcourus le matin. Les chaînes étaient visitées, quelques clés essayées pour constater sans doute que tout était en état. J'entendis encore à chaque station le sourd grognement des chiens de garde; on eût dit qu'on leur faisait reconnaître chaque porte et aspirer chaque prisonnier.

Je ne sais quelle frayeur et quelle attente étaient en moi.

— Ferme-t-on ainsi pour venir plus sûrement me délivrer? me disais-je.

Mais, hélas! on vint à ma porte comme on était allé à toutes les autres, sans ouvrir. Je crus comprendre que l'on soumettait mon cachot à l'inspection commune. Ce fut le même bruit de chaînes et de clés; puis, ensuite, le même silence.

Le moment où je devais partir n'était pas arrivé sans doute. Je comptai les heures minute à minute...On danse donc bien tard à la cour!

On y dansait à minuit... et à minuit j'y étais.

X

MASQUES DE COUR.

Déguisé sous un costume élégant, le visage couvert d'un masque bizarre, à minuit je me mêlais aux groupes des brillans seigneurs, à minuit j'adressais des complimens aux dames.

Jamais, disait-on, les somptueuses galeries du palais des Trois-Couronnes n'avaient brillé de tant de splendeur ; le plus hardi coup de baguette du conte le plus merveilleux n'aurait pas mieux fait !

C'était un palais de cristal, de lumières et de fleurs, où courait toute la capricieuse cour d'Obéron.

A l'accord de l'orchestre, quand les têtes blondes, les riches épaules, les tailles fines, les masques de velours où brillait le regard, les écharpes aux couleurs éclatantes, les rubans aux délicates nuances, se mêlaient, ondoyaient, s'élevaient comme supportés sur les flots du bruit sonore, je ne sais quelle illu-

sion vous laissait croire qu'à l'ordre du roi des fées vous alliez entendre comme un craquement d'ailes, puis voir s'élancer dans ces guirlandes, s'éclipser dans ces lumières, briller dans ces cristaux, toute la troupe diaprée qui naguère venait de tomber en pluie et allait remonter en vapeurs.

C'était pourtant un bal politique, un rendez-vous d'affaires d'état où devaient se rencontrer Struensée et la reine Marie-Julie.

La basse continue de ce brillant bourdonnement était fort sérieuse, et l'on pouvait saisir de temps en temps quelques mots d'anxiété et de doute qui disaient assez ce qu'on doit penser d'une joie de cour.

Ce n'est pas qu'une grande partie de l'assemblée ne s'amusât de tout cœur. Les jolies femmes et les jeunes hommes ne se laissent pas facilement duper ; l'ambition se sert d'eux, mais quand l'ambition donne bal, qu'importe à la jeunesse qui paie les violons, pourvu qu'au signal qu'ils donnent on prenne la main de sa danseuse !

Au milieu du flux et du reflux de cette somptueuse foule, il y eut un instant où je me trouvai à côté d'un masque avec lequel je liai conversation.

Plus simplement vêtu que les brillans éphémères qui circulaient autour de nous, il por-

tait le simple costume d'un étudiant des vieilles écoles.

Sous le taffetas du masque qu'il soulevait quelquefois, — comme si cet obstacle, si léger qu'il fût, l'eût empêché de respirer, — je voyais un menton d'un pur ovale, et si blanc que je pensai que je m'étais approché d'une femme ; ses lèvres étaient pâles et son souffle se précipitait par courtes aspirations.

Il devait y avoir dans le cœur qui battait sous le simple costume de cette personne une grande passion ou une grande souffrance.

Mes habitudes me poussaient à lui prendre la main pour sentir battre l'artère, mais c'eût

été me démasquer, pour ainsi dire, et je me contraignis.

— Je suis un peu dépaysé ici, lui dis-je, bel étudiant ! Pauvre gentilhomme de province, on m'a fait les honneurs d'un billet d'invitation, mais je crois à présent que venir en cet endroit un jour de bal masqué, ce n'est guère le moyen de connaître la cour.

— Peut-être, monsieur, peut-être, me répondit une voix qui me fit douter alors si l'individu qui parlait était homme ou femme. Peut-être pour quelqu'un qui aurait l'habitude des personnages qui vivent ici, serait-ce précisément un jour de bal masqué qu'il faudrait venir savoir ce qu'est la cour.

— Je vous entends... quand on ne se croit pas reconnu, on se gêne moins.

— Je ne veux pas dire autre chose... Il y a ici bien des intérêts qui se débattent, bien des passions qui luttent, de bien vives intrigues qui se croisent; et tenez! si vous étiez au courant, vous verriez que sans s'en douter ceux qui se trouvent engagés dans ces questions de cour, ayant connaissance du costume de leurs chefs de file, ont pris des vêtemens ou adopté des couleurs analogues...

—Voyez, continua-t-il, en me montrant au loin les masses qui s'émouvaient, tout cela se mêle; mais tout cela se retrouve comme dans une contredanse française bien ordonnée;

n'ayez pas peur que le quadrille des diables fasse cause commune avec le quadrille des chevaliers.

— Oh ! que vous seriez le digne élève d'un observateur de ma connaissance ! dis-je en pensant à Wisby; mais vous faites des réflexions bien philosophiques pour votre âge.

— Mon âge ! répondit tristement le masque; connaissez-vous donc beaucoup d'hommes qui aient leur âge, monsieur?... Il en est qui sont comme certaines montres, toujours en avance ; et ceux-là...

— Ceux-là sont les malades ou les malheu-

reux, interrompis-je en regardant mon interlocuteur avec un vif intérêt.

— Vous oubliez les puissans, me répondit-il.

J'entendis un soupir. Mu par un sentiment de pitié indéfinissable, je tendis la main vers l'individu dont la parole même la plus indifférente était presque une plainte, mais un geste digne et bref m'obligea à me tenir à distance.

— Ai-je manqué aux convenances avec vous, mon mélancolique étudiant? Je suis si peu au fait, que je puis me heurter à tout moment contre quelque grandeur qui se formalise... Si j'ai été coupable de quelque chose

de pareil à votre égard, veuillez m'en instruire et me pardonner.

— Oh! je ne suis pas parmi les puissans ici, moi, répliqua-t-il avec ce ton concentré qui est l'indice d'un retour sur soi-même ou sur une pensée affligeante.

Son regard, qui brillait sous le velours, s'éteignit tout-à-coup comme si ses paupières se fussent baissées. Sa main se porta sur son front qu'elle comprima un instant, puis elle alla soulever le taffetas du masque; une aspiration difficile et maladive s'échappa; mais presque aussitôt un demi-sourire entr'ouvrit ses lèvres, et un peu de sang descendit qui dut colorer son visage.

— Comme vous êtes un pauvre gentilhomme de province, je suis un pauvre gentilhomme de cour, me dit cette fois l'inconnu ou l'inconnue en me tendant la main.

Je la pris ; cette main petite , blanche et bien faite était glacée. Je la serrai doucement ; je ne sais quel sentiment de pitié respectueuse me poussait à la porter à mes lèvres, mais je n'osai pas. Je compris que c'eût été dire : il y a une grande peine dans le cœur qui ne réchauffe pas une main si jeune.

Je cherchai même à tourner la conversation sur quelque point qui pût distraire l'être qui m'intéressait si fort.

— Puisque vous êtes gentilhomme de cour, vous pourrez me faire voir parmi toutes ces gracieuses femmes quelle est la reine.

— Mathilde ! dit vivement le masque, avec cette habitude d'articuler un nom qui dénote qu'il est souvent dans la voix et toujours dans l'âme de celui qui le prononce.

— La reine Mathilde, ajouta-t-il tout aussitôt, non point pour se reprendre, mais, à ce que je pus reconnaître, par suite d'une réflexion dont je ne devinai ni la cause, ni la portée. Ah ! la reine Mathilde... il me serait difficile de vous la montrer, si ce n'est à trois heures du matin, heure convenue où chacun sera tenu de quitter son masque. D'ici là, la

jeune reine a juré qu'aucun de nous ne la reconnaîtrait; aussi pour que l'incognito soit complet, pour dérouter les curieux qui veulent toujours savoir ou donner le change aux courtisans qui veulent toujours adorer, toute une garderobe a été préparée; dans ce but, trois couturières célèbres ont été employées sans que chacune sache ce que l'autre a fourni, et MOI-MÊME, je ne suis pas dans le secret de cette toilette.

— Quoi! vous-même, sire!

— Ah! monsieur le gentilhomme de province, vous avez d'heureuses dispositions!... Ne ployez donc pas le genou!... c'est contagieux ici!... et puis, ça me nommerait trop.

En ce moment, un brillant cavalier, dont le costume hongrois relevait la bonne mine, passa à côté nous.

— Tenez, Struensée, lui dit S. M. Christian VII en me désignant, nous cherchions la reine à nous deux tout à l'heure, voilà un gentilhomme qui devine les gens.

— C'est un homme précieux alors, sire! répondit le jeune ministre, et j'ai quelque envie de l'engager au service de sa majesté danoise. Mais, pour ce soir, nous ne ferons pas usage de sa science. Il est bon de se reposer un peu quelquefois, ne fût-ce que sous le masque, et si Sa Majesté veut m'en croire, elle laissera la reine jouir de son incognito.

— Il y a pourtant des gens qui gagnent à être connus, dit une femme qui s'avançait, et devant laquelle la foule s'ouvrit respectueusement.

— Et parmi ceux-là, madame, se trouve le noble Hongrois que je vous présente, quoique je ne sois qu'un humble étudiant.

Celle à qui le roi venait de répondre était une grande femme, au regard d'aigle, la seule qui, de toute la nombreuse assemblée, n'eût pas de masque sur le visage.

Elle pouvait avoir quarante ans, quoique sa toilette annonçât l'intention de n'en avoir que trente-six ; mais cette toilette s'accordait mer-

veilleusement avec sa noble démarche et sa fière tournure. C'était une sorte de costume grec du bas empire qui se drapait royalement sur elle. Le nom de Marie-Julie était dans toutes les bouches.

— Que le noble Hongrois soit le bien-venu, dit-elle ; nous voudrions lui faire un accueil digne de son mérite.

Je ne sais plus ce qui fut dit ensuite, car aussitôt que sur ce point se furent trouvés le roi, la reine-douairière et le ministre, c'est-à-dire les destinées du Danemarck et la fortune à venir de tous ceux qui étaient là présens, un grand cercle s'était formé, dont les zones toujours croissantes me repoussaient toujours

plus au loin, moi qui n'étais pas de la maison et qui n'avais pas le coup de coude poli qui sait se faire faire place jusqu'à l'endroit privilégié.

Je suivis seulement des yeux la suite de cette réception, et je vis la reine Marie-Julie tirer de son doigt une bague que Struensée accepta avec autant de noblesse qu'elle lui fut présentée.

— Bon ! les ennemis se réconcilient, dis-je en moi-même.

— Le ministre est un homme perdu ! fit entendre quelqu'un non loin de moi.

Deux minutes après Struensée passait au milieu des groupes révérencieux. Un masque magnifiquement mis se baissa devant lui.

— C'est l'orgueil de Rantzau qui s'humilie, dit une voix de femme. Voyez comme il s'incline devant l'homme heureux !

— Voyez plutôt comme il prend sa mesure, riposta tout bas une voix d'homme.

Alors Struensée était arrivé près de moi.

— Dans moins d'une demi-heure, me dit-il à l'oreille et en glissant à mes côtés.

Puis il se perdit dans la foule.

Avec une impatience qui m'a semblé devoir être partagée, j'ai avancé dans mon récit plus vite qu'il ne l'aurait fallu. J'étais entre quatre murailles, me voilà au bal ; la promesse du billet d'invitation a été tenue, et je n'ai pas dit comment tout cela s'était accompli.

Puisque j'attends et qu'une demi-heure m'est donnée, je reviens sur mes pas et rentre dans l'ordre des faits.

Enfermer quelqu'un pour le délivrer bien vite semble une chose étrange, mais outre que je conte ce qui s'est passé avec l'exactitude d'un marin qui fait son quart et écrit son journal de bord, on verra bientôt que, dans

les vues de l'homme qui me tenait en ses mains, mon voyage en prison était nécessaire.

XI

COURSE DANS L'OMBRE.

J'avais entendu faire la ronde de surveillance dont j'ai parlé, et bien des heures s'étaient écoulées dans le silence.

Réconforté par un excellent repas qui me

semblait le commencement d'une promesse tenue, je m'étais endormi sans trop d'inquiétude, quand je sentis une main se poser doucement sur mon épaule; je me levai par un brusque sursaut.

— Silence! me fut-il dit bien bas.

— Qui me dit silence? et pourquoi serais-je silencieux? répondis-je en me tournant du côté de la voix, car mon cachot était plongé dans la nuit la plus profonde.

— Avez-vous donc oublié que vous ne restez pas ici cette nuit?

— Je l'avais oublié en effet; est-ce que nous

partons? dis-je, comme si c'eût été une chose ordinaire.

—Suivez-moi ; c'est-à-dire tenez le pan de mon manteau et marchons!

— Et les chiens?...

— On les a endormis, me fut-il répondu.

Nous nous mîmes en route. Je ne raconterai pas les merveilles de notre voyage et l'horreur des passages souterrains que nous eûmes à parcourir.

Je dirai seulement que je ne voyais pas le ciel ; que je sentais cette odeur humide et fade des lieux renfermés ; que, par intervalles, des

bouffées d'air nous venaient au visage ; que j'écoutais seulement avec attention les avis de mon conducteur dont, de temps en temps, la voix me glissait à l'oreille des paroles comme celles-ci : — Préparez-vous ! voilà des marches à monter. — Prenez garde ! en cet endroit, un escalier à descendre. — Baissez-vous ! vous vous briseriez le front.

Un seul incident de cette course doit être remarqué.

Nous avions décrit, je ne sais combien de fois, le dédale dont il nous fallait sortir, et nous allions passer de l'étroite avenue où nous nous trouvions dans une autre qui dessinait un angle rentrant ; là je fus averti que, pour

arriver à ce nouveau passage, nous aurions un espace découvert à traverser qui dépendait d'un préau où se trouvait une sentinelle.

— Nous allons cesser un instant d'être cachés par cette espèce de cloître, me dit mon compagnon. Nous en sommes à la partie dangereuse du voyage; car si le factionnaire nous voit, il tire sur nous. Mais fort heureusement la lune n'a pas brillé cette nuit. Des nuages chargés de neige jettent un voile noir entre le ciel et nous; il ne faut que du silence.

A peine avait-il parlé qu'on eût dit que la destinée attendait ce moment pour se jouer de nos espérances.

Une vive éclaircie se fit dans le ciel et l'espace que nous devions franchir se trouva subitement éclairé des blafardes lueurs de la lune.

Nous restâmes sur place par un brusque temps d'arrêt.

— Qui va là ? cria la sentinelle.

Nous nous tînmes coi. Je mis ma main sur mon cœur qui battait fort ; il me semblait que ce bruit pouvait s'entendre.

Un « qui va là ? » plus rapproché partit de nouveau, auquel succéda un profond gémissement, mais un gémissement si plein

d'angoisse qu'il se fit en nous un horrible tressaillement.

Malgré moi j'avançai la tête. Il me sembla qu'à l'endroit où j'aperçus la sentinelle, il se faisait comme un piétinement sur place, comme un tournoiement circonscrit ; c'était en même temps encore,—si la nuit, si la crainte n'occasionnait pas cette illusion,—comme deux respirations brèves et pressées, ou bien comme le souffle haletant et irrégulier d'une douleur aiguë quand elle tue.

J'allais courir. Mon guide me retint. Je compris que je perdais cet homme et moi-même. Je rentrai vivement dans l'ombre.

Nous nous étreignîmes les mains, nous communiquant notre terreur par ce geste muet; mais, presque aussitôt, nous entendîmes la sentinelle siffler une marche, et nous pûmes compter ses pas mesurés.

La vision dont nous tremblions encore n'avait duré que le temps qu'il faudrait à un éclair pour briller et s'éteindre. Nous étions dans cette situation où l'on ne sait s'il faut croire ou douter et où, toutefois, l'on aime et l'on cherche le doute.

— Qu'est-il donc arrivé ? dis-je bien bas.

— Je ne sais... La plainte de quelque prisonnier souffrant, sans doute.

— Mais quand vous avez fait votre ronde, en avez-vous trouvé quelqu'un de malade?

Mon compagnon ne répondit pas.

— Peut-être, ajoutai-je, est-ce aussi une plaisanterie de corps-de-garde pour éprouver le courage de ce soldat isolé... quoiqu'il m'ait semblé...

— Souhaitons que ce ne soit pas cela, interrompit mon guide; nous aurions alors plus d'un regard fixé sur nous.

— En tout cas, voilà la surveillance du factionnaire en éveil, et cette maudite lueur est toujours sur la cour!... Passerons-nous?

— Attendez !

J'attendis. Mon homme réfléchissait.

Il y eut un temps de consultation dans sa pensée.

Après que mon compagnon eut délibéré en lui-même :

— La marche de ce factionnaire est régulière, dit-il en m'adressant la parole ; écoutez comme moi combien il compte de pas en allant et en revenant.

Nous comptâmes ensemble un instant.

— Il a compté trente pas dans l'aller et trente dans le retour.

—Ecoutons si c'est une allure bien arrêtée.

Nous prêtâmes de nouveau l'oreille. La sentinelle sifflait toujours la même marche et allait et revenait avec la même ponctualité, battant à peu près la mesure d'un deux-quatre dont le rhythme lui plaisait.

— C'est un homme d'ordre, dis-je.

— Ainsi, il s'avance vers nous de trente pas et s'éloigne d'autant?... Nous traverserons!... Que fait-il à présent?

— Il s'avance.

— Prenez garde ! vous avez l'oreille plus jeune que moi.

— Là !... Il est sur sa limite, — il fait demi-tour, — il va s'en aller.

— Comptons dix pas ; il en aura encore vingt à faire pour arriver au but. Alors, mettons-nous en marche ; nous aurons à peine la moitié de ce trajet pour arriver au nôtre... Mais point de précipitation ! que notre pas soit, pour ainsi dire, dans le sien... Marchons comme si le tambour battait pour lui et pour nous... Il siffle un air : sauvons-nous en cadence !

— Il est temps.

— Avançons !

Nous fîmes dix pas dans la ligne éclairée, avec une régularité et une précision qui eussent fait honneur à une recrue exercée ou à un mime dont le pied, fidèle à l'orchestre, ne tombe jamais à faux.

Nous étions en sûreté enfin, c'est-à-dire dans l'ombre.

Enfoncé dans sa large capote d'hiver, le soldat marchait toujours de la marche qui l'éloignait de nous ; mais, nous, nous fûmes obli-

gés de nous arrêter et de nous appuyer à la muraille.

Ce chemin de quelques toises seulement nous avait épuisés. Nous respirions à peine.

Pourtant, après un court intervalle, mon guide me toucha pour me rappeler à moi.

— Allons! dit-il, nous sommes sauvés!

Comme précédemment, je me remis à écouter l'itinéraire qu'il commença à me donner à voix basse : je suivais en aveugle. Notre dernier trajet ne fut pas long. Un demi-quart d'heure peut-être et nous étions hors de la citadelle et loin des remparts.

Une voiture nous attendait, nous y montâmes. Mon compagnon s'était bien enveloppé et semblait ne vouloir point faire de conversation; je suivis son exemple. Nous roulâmes quelque temps ainsi.

— Descendez, me dit-il, quand la voiture s'arrêta.

Je regardai l'endroit où nous étions et me reconnus.

— Eh quoi ! allons-nous chez moi ? demandai-je.

Pour toute réponse, mon conducteur me dit de le suivre.

Nous traversâmes le corridor où, la veille, j'avais ramassé le mantelet : nous allâmes jusqu'à la cour qui précédait mon jardin ; mais, au lieu d'ouvrir ma petite porte, mon compagnon me fit entrer dans la silencieuse maison par laquelle je soupçonnais que Struensée s'était échappé le soir précédent.

Après avoir recommencé un peu la manœuvre de la prison, c'est-à-dire après avoir décrit dans la plus profonde obscurité des courbes et des angles assez répétés, mon conducteur s'arrêta. Je fis comme lui ; il battit le briquet et alluma une bougie.

Je portai mes regards autour de moi ; nous

nous trouvions dans un pavillon octogone dont chaque pan était rempli par une glace

La voûte de ce pavillon me sembla peinte d'un bleu d'azur profond et j'y vis briller des étoiles d'acier poli qui répétaient des milliers de fois la clarté d'une seule bougie.

Quoique ébloui de ce subit éclat, je fis de l'œil une rapide inspection des localités.

Un fauteuil était renversé ; c'était, à n'en pas douter, le meuble que j'avais entendu tomber la veille.

J'étais enfin dans le pavillon mystérieux de Struensée !

Mais mon guide ne me donna pas le temps de m'arrêter; passant devant moi, il poussa une des glaces. C'était la porte masquée d'un cabinet où il entra. Je l'y suivis.

Là, il s'assit et jetant son chapeau, en même temps que son manteau glissait sur ses épaules, je reconnus Wisby qui s'essuyait le front d'où, malgré le froid, découlait la sueur.

— Vous! m'écriai-je, vous!... je rêve.

— Eh bien! me dit-il vivement, rêvez que vous vous habillez... nous n'avons pas de temps à perdre.

Et il me montrait un riche costume accom-

pagné de l'attirail complet d'une parure de bal, le tout déposé sur une table.

— Oh! avant tout, j'ai mille questions à vous adresser, lui dis-je; elles se pressent dans ma tête...

— Remettez-les à un autre jour.

— Et d'abord, comment vous êtes-vous trouvé dans cette prison?

— Parce que la loi qui met en prison les duellistes et leurs témoins ne m'a pas plus épargné que vous.

— Mais comment savez-vous par cœur l'immense dédale de la citadelle?

— C'est tout simple; mon père en a été vingt ans le concierge, et même lorsque, renonçant à l'état paternel, je suis devenu un libraire en renom, j'ai voulu faire connaître au public l'histoire complète des merveilles que j'avais étudiées; mais la cour a arrêté l'édition avec ordre de garder mon secret pour moi.

— Mais ce matin, vous vouliez me tuer et ce soir vous êtes mon sauveur, d'où vient ce changement?

— Struensée vous l'expliquera.

— Vous ne croyez donc plus votre fille coupable?

— Struensée vous dira si je le crois.

— Et vous pensez enfin que ce maudit vêtement qui m'est tombé dans les mains...

— Endossez celui-ci.

Et le digne Wisby me présentait un magnifique pourpoint que je regardai alors attentivement ; il me parut être confectionné avec un soin extrême et aussi beau, sinon aussi riche, intérieurement qu'extérieurement : d'un nacarat éclatant au dehors, noir comme l'aile d'un corbeau au dedans ; splendidement brodé au dehors, au dedans les coutures étaient recouvertes d'une passementerie élégante.

Cette circonstance m'étonna ; on eût pu

faire un vêtement assez remarquable de cette doublure.

Je le dis à Wisby, qui me répondit :

— Aussi faut-il que ce soit de ce dessous si bien soigné que vous fassiez votre parure de bal.

— Que voulez-vous dire ?

— Que c'est un habit que vous devez mettre à l'envers.

— Autre bizarrerie !... Et pourquoi ?

— Struensée vous le dira.

— Ah ! ah ! c'est votre refrain de ce soir... Mais j'ai quelque regret à cacher toute cette richesse.

Il le fallait pourtant, et Wisby s'empressa de m'aider à mettre mon habit à l'envers comme il le disait. Je me laissai faire, quoique j'eusse mieux aimé le côté à effet. Toutefois, le côté noir était d'une parfaite élégance ; entre autres ornemens, une large croix rouge se dessinait sur la poitrine : c'était un costume de fantaisie qui figurait assez celui des anciens templiers.

J'épargnerai les inutiles détails de ma toilette et ne tiendrai note que d'un seul ; c'est que Wisby me fit dénouer le cordon qui ras-

semblait mes cheveux, dont les larges boucles s'étalèrent alors sur mes épaules, puis lui-même me présentant un parfum particulier, me pria de les oindre avec cela.

— Allons-nous au sabbat ? demandai-je.

— Vous allez au bal ; et, quant à vous, ce parfum est de costume.

— Que Dieu nous soit en aide ! m'écriai-je : tout ceci m'effraie presque.

— Je ne vous dirai pas non plus que tout ceci soit très rassurant... Mais il reste à remplir les blancs de votre billet d'invitation... Mettez un nom en l'air.

— Ah ! ce n'est donc pas le docteur Mesmer qui va au bal de la cour ?

— Le docteur Mesmer est toujours en prison et moi aussi.

— Eh quoi ! faudra-t-il retourner à la citadelle ?

— Struensée vous le dira.

Ce fut le dernier mot de Wisby et ma dernière question.

Cette explication donnée, je ferme ma parenthèse nécessairement prolixe, et je me hâte de revenir au bal, car la demi-heure que le chevalier hongrois m'a donnée vient de s'écouler.

XII

LA CONFESSION AU BAL.

Déjà, fidèle à sa parole, le ministre passe à quelques pas de moi.

Un signe que seul je puis comprendre m'avertit ; je le suis à distance.

En ce moment, le roi a demandé la main d'une danseuse : quel courtisan ne danserait! Portés sur un seul point, ceux qui font galerie sont occupés à applaudir le monarque qu'on est censé ne pas reconnaître. Nous ne sommes pas remarqués.

Struensée m'a pris sous le bras. C'est lui qui parle le premier.

— Enfin nous nous voyons! nous pouvons nous parler!

— Enfin!! répétai-je d'un si grand cœur que je provoquai un léger rire sous le masque du ministre.

— Donnez-moi votre main, me dit-il, donnez!... que je la presse comme la main d'un frère qui arrive d'un long voyage... Je vous connaissais, je vous attendais, je vous aimais... mais vous voilà !...

— Heureux de me trouver avec vous après tant d'attente! après tant d'espérances déçues!... que de choses vous avez à me dire!

Ainsi, nous nous étions à peine entrevus une seule fois et nous nous rejoignions comme de vieux camarades!

La voix de Struensée venait à moi comme une voix que j'avais aimée; son geste m'était connu comme si je l'eusse vu toujours; il di-

sait bien : nous ne nous trouvions pas, nous nous retrouvions.

En nous deux, il y avait je ne sais quel mystérieux accord, je ne sais quel lien déjà resserré dans un monde inconnu.

Si je rends bien le sentiment que nous éprouvions, entre nos deux âmes et nos deux pensées existait quelque chose de jumeau. Ce que nous allions dire nous paraissait comme la fin d'un entretien commencé, et cette intime fraternité que nous éprouvions nous semblait naturelle.

— Cher docteur ! me dit Struensée, nous ne sommes pas fils de la même mère, mais

nous sommes enfans de la même science, non pas d'une science frivole, mais d'une science qui touche aux destinées humaines, et c'est cela qui nous a unis.

Nous avons poussé la même charrue et labouré sur le même champ. Vous êtes arrivé les mains pleines du bon grain qu'il fallait semer, et c'est moi qui viens vous dire que la récolte est prête.

Je fis un mouvement que Struensée interrompit.

— Oui, poursuivit-il, je n'aurais rien fait si vous n'aviez voulu fortement; et vous, aujourd'hui, vous devinez que je suis au but, parce

que j'ai continué votre volonté; cette volonté, qui avait besoin de deux hommes pour être portée et accomplie... Ce que vous avez commencé par la patience, je l'ai achevé par la foi.

— Par la foi! dis-je, surpris d'entendre ainsi parler Struensée, quoique je dusse m'y attendre, — par la foi! est-ce là le brillant sceptique qui m'écrivait? l'homme qui savait prêter au doute tant d'éloquence à défaut de preuves? Êtes-vous le Struensée d'autrefois?

— Il ne reste plus rien de ce Struensée-là, me dit-il en se démasquant.

Noble et beau jeune homme sur le visage

duquel se voyait toute la majesté d'une âme supérieure ! homme dominateur dont le large front était plissé comme le front de tous les travailleurs de pensée, mais qui, du moins cette fois, n'avait rien de ce quelque chose de foudroyé qu'on croirait voir sur le front de l'athée et du matérialiste.

Se montrer à découvert, c'était me répondre.

— Je savais bien que vous y viendriez, lui dis-je avec une vraie joie. Un homme comme vous est fait pour connaître, pour aimer et pour croire.

— CONNAITRE ! AIMER ! CROIRE ! répéta-t-il;

et sa tête se baissa comme si chacune de mes paroles lui eût été profondément répétée en lui-même.

Il resta ainsi quelques secondes. Puis, jetant sur moi ce regard dont j'avais une fois éprouvé la puissance :

— Aimer ! souffrir, dit-il. Connaître ! souffrir encore. Croire... oh ! croire, voilà la consolation !... on se tuerait si l'on ne croyait pas !

— Se tuer, mon Dieu !

— Pour l'effroi qu'on éprouve quand il est donné à l'homme de connaître plus qu'il ne

devrait connaître, quand il lui est donné d'aimer plus haut qu'il ne devrait aimer.

— Eh ! que connaissez-vous qui vous effraie ?

— Un grand secret de Dieu, peut-être l'âme de l'homme.

Sans interrompre mes questions, je regardai Struensée pour voir s'il avait sa raison entière. Il me regardait lui aussi ; ses yeux se fixaient sur mes yeux. Semblables à des rayons qui se croisent, nos regards projetaient l'un sur l'autre, le mien, le doute ; le sien, la conviction.

— Qui aimez-vous? dis-je en cherchant à reprendre quelque autorité.

Et lui, collant ses lèvres à mon oreille, me répondit :

— J'aime la femme du roi.

Je frémis, et pourtant je continuai.

A ma demande franche et nette, Struensée avait semblé respirer plus à son aise. On eût dit qu'il m'attendait pour laisser échapper de son cœur ses secrets les plus intimes.

Je le tenais en quelque sorte comme un vase qu'on penche vers soi.

— Et cette science, et cet amour, comment vous sont-ils venus?

— Leur histoire se tient. Elle vous a été révélée dans les papiers que j'avais mis pour vous dans la cassette.

— Mais, ces papiers en ont été retirés...

— Oui, après l'aventure de Muller. Le comte de Rantzau dans l'exil, Marie-Julie dans la disgrâce, m'avaient laissé entouré de leurs espions. Je venais d'en punir un; je ne savais pas si quelque autre avait pu me voir. J'étais encore dans l'attente de ce qui arriverait; je craignais une catastrophe, une subite descente dans ma maison : j'ai vidé le coffret.

— Et qu'auraient surpris ces espions? Ce Muller, qu'a-t-il donc tenté de surprendre?

— Un rendez-vous avec la reine.

— La reine vous aime?

On voit que j'interrogeais sans tourner autour de mes expressions. Je me sentais en ce moment près de Struensée comme un confesseur catholique près de son pénitent. Parler clair en cette occasion me semblait presque un devoir d'humanité; car lorsqu'il s'agit d'arracher de pénibles aveux, laisser un refuge aux réponses évasives, c'est prolonger la souffrance.

— La reine vous aime ? répétai-je, mais en parlant si bas qu'à peine ma parole était-elle un murmure, mais en me serrant si près de Struensée qu'en moi-même je me pris à croire que ce n'était pas l'homme qui voulait parler à l'homme, mais l'âme à l'âme.

— Oui, la jeune reine m'aime, me dit-il... Mais, pure et sainte femme ! elle m'aime chastement et royalement, et à ces rares rendez-vous qu'elle m'accorde, jamais elle ne vient seule.

— Quoi ! un tiers est initié à ce terrible mystère ?

— La fille de Wisby est toujours avec la reine dans nos entretiens.

La fille de Wisby ! ceci m'expliquait beaucoup de choses.

— Wisby sait cela alors ? dis-je.

— Deux heures après son entrée en prison, j'ai justifié la jeune fille.

— Vous avez été à la citadelle ?

— Non. J'en ai fait venir secrètement le concierge pour qu'il répétât à ce pauvre père ce que je lui aurais confié si j'avais pu le faire venir auprès de moi.

— Encore un qui sait votre secret !

— Celui-là se nomme Théodore, c'est mon ancien serviteur que vous n'avez pas reconnu hier dans le sombre appareil de ses attributions.

— C'est lui qui m'a donné le billet de bal? le porte-clés de la prison?

— Lui-même, et cette circonstance vous explique le peu d'obstacles qu'à trouvés Wisby à parcourir le labyrinthe dont au reste personne au monde ne connaît mieux les détours que lui.

— Vous me faites trembler pour vous, pour la reine!... Mon Dieu! mon Dieu! quelque chose de terrible arrivera à la suite de tout ceci.

— Oui, du sang versé sur l'échafaud peut-être; un royal écusson taché, qui sait?... Mais vous voilà au bal pour parer à ce malheur.

— Moi! dis-je au comble de l'étonnement d'avoir quelque chose à démêler avec de royales destinées; avec un amour coupable; d'avoir à intervenir dans ces débats où luttait un homme de génie contre le vieil esprit de cour, — moi?

— Vous-même, répondit Struensée.

Puis sa voix devint plus triste.

— Cette soirée où paraît éclater tant de

joie cache un complot tramé contre moi et la reine, poursuivit-il. En ce moment, ce complot marche, il s'accomplit. Le fera-t-on réussir? J'espère que non. Quels en sont les élémens? Je ne sais. Mais Rantzau agit et Marie-Julie est heureuse; quelque triomphe paraît se préparer pour elle. Je suis averti d'ailleurs que toutes ses armées sont en campagne.

— Quoi! lorsque tout à l'heure encore la douairière vous parlait avec bienveillance? quand elle vous faisait accepter un anneau en signe de paix?

— La haine aussi à ses présens!... Marie-Julie veut me tromper en me donnant une

fausse confiance... A vous, à vous, ami! à me sauver.

—Que faut-il faire? dis-je, devenu tout-à-coup docile et prêt au danger.

— Un moment, un moment encore! Il faut que je me montre là-bas; mais je reviens, me dit Struensée.

XIII

DEUX HOMMES QUATRE FACES.

Après m'avoir promis de revenir bien vite, le jeune ministre me serra la main et se sépara de moi.

Je le vis bientôt reparaître au loin dans les groupes; il allait par les endroits où la foule était la plus compacte et se faisait faire place en homme qui veut bien établir qu'il est partout.

Quel était son but? Je devais le savoir tout à l'heure.

Sur sa route, je voyais toutes ces masses de têtes folles ou ambitieuses se courber comme des épis dans un champ, et si, par hasard, je le perdais de vue, son passage m'était indiqué par un mouvement de flexion tout local, très significatif dans une telle assemblée : le vent de la flatterie soufflait dans cette direction, le vent de la trahison aussi;

qui fait fléchir les têtes bien plus bas que celui de la flatterie.

J'aimais Struensée et j'étais heureux de le servir ; toutefois, je me sentais dominé par une de ces craintes qui vous viennent malgré vous-même et que l'on éprouve devant l'inconnu.

Vainement je m'interrogeai sur l'emploi qu'on voulait faire de moi. Au milieu de ces grandes combinaisons de cour, je cherchais vainement à quoi je pouvais être utile. Je m'interrogeai même sur la loyauté du rôle que j'allais avoir à remplir.

Quelque sympathie qui me portât vers l'homme qui s'était fait une si grande place,

je trouvais pour réponse au fond de toutes ces questions un époux à qui l'on avait ôté l'amour de sa femme, un homme trompé par celui en qui il avait mis toute sa confiance.

Cet homme jeune, souffrant et malheureux, je l'avais vu, je lui avais serré la main; à ce cri que j'avais provoqué et où s'était mêlé le nom de Mathilde, j'avais senti comme répondre la passion interrogée.

Ce pauvre jeune roi malade, sans force pour gouverner, m'avait inspiré la pitié qu'inspire la faiblesse des enfans.

Sans énergie pour le commandement, on comprenait pourtant que son énergie était grande pour la souffrance. Auprès de lui, je

ne sais quoi révélait que, frèle et débile, Christian cherchait de toute part où s'appuyer; il aimait Mathilde, il aimait Struensée, et ces deux natures, si propres à comprendre la sienne, si utiles à son bonheur, ne s'étaient rencontrées que pour le détruire !

Or si, en m'avouant sa faute, Struensée n'avait pas fait à l'égard de lui-même une de ces capitulations de conscience que s'accordent les hommes les plus purs, si, en effet, la reine était demeurée vertueuse et aimait royalement, se drapant de son manteau de pourpre pour recevoir un aveu et y répondre, bien que moins coupable, le minstre n'ôtait-il pas au jeune couronné, qui s'efforçait si péniblement d'être roi, la seule chose qu'il lui fût donné de

sentir profondément: le bonheur d'être aimé!

Tel était le côté sévère de mes pensées; mais quand je voyais dans Struensée l'homme d'état parvenu par la seule force d'un génie supérieur; quand je me représentais l'homme du peuple, le savant modeste qui, au milieu d'une cour d'immobiles égoïstes, avait osé se donner la grande mission de faire pour ainsi dire avancer l'avenir au profit des petits contre les grands; quand je me disais qu'au moment où toutes les haines l'avaient accueilli, où tous les piéges l'avaient entouré, une seule femme l'avait compris, et que cette femme elle-même, haïe de sa belle-mère, calomniée auprès de son mari, n'avait trouvé parmi tous ces gentilshommes de nom qu'un gentilhomme

de cœur, parmi toutes ces âmes livrées à l'intérêt qu'une âme noble et virile qui eût voulu ardemment lui venir en aide, comment aurais-je trouvé à blâmer ?

Dans cette foule, qui n'était que dorée, si un homme et une femme, seuls dignes de ce nom, s'étaient rencontrés, un homme au cœur royal et chevaleresque, une femme au cœur sensible et dévoué, l'un et l'autre bons, aimans, zélés pour le bien, n'était-il pas naturel que, en leur isolement, une alliance se fût faite entre eux et qu'ensuite, tous deux jeunes et beaux, cette alliance fût devenue de l'amour ?

J'achevais à peine ces réflexions, que Struensée était de retour auprès de moi.

— C'est l'heure où tout bal, même un bal de cour, tourne à la folie, me dit-il.... Venez !

Il souleva une portière et la laissa posée sur sa patère.

Nous étions dans une salle qu'un moment plus tard je sus être la salle du conseil. De là on avait le coup d'œil de l'assemblée s'agitant à distance, et nous n'étions vus, nous, que lorsque nous nous placions dans la direction de la porte.

— Maintenant, me dit-il, nous serons un instant tranquilles ; si l'on nous regarde, vous paraîtrez un solliciteur que j'ai écarté de la mêlée pour lui donner audience.

Après ces mots, Struensée fit deux ou trois tours d'appartement sans qu'aucun de nous

dit une parole; seulement je me réglais sur lui : j'étais tout attention.

Peu à peu, il se jeta de côté, c'est-à-dire hors de la vue; j'en fis de même.

— Otez votre masque, me dit-il; donnez-moi votre toque.

Je lui présentai ma toque et ôtai mon masque. Tous deux nous avions la tête nue et le visage découvert.

— Voyez bien ce que je fais, ajouta-t-il, et imitez-moi.

Il donna un violent coup de pouce à son masque, lequel, composé d'une matière élastique et gélatineuse comme la gomme dont se servent les dessinateurs, bomba du côté où

auparavant il creusait et se creusa du côté où il faisait saillie.

Je l'imitai. Mon masque obéit à la pression comme le sien.

Il détacha sa ceinture, ouvrit son riche habit de chevalier hongrois, s'en dépouilla vivement pour s'en revêtir aussitôt, faisant de l'envers l'endroit.

J'exécutai fidèlement de mon côté ce que je voyais faire à Struensée.

Il plaça le nouveau masque sur son visage et se couvrit la tête de la toque qu'il m'avait demandée ; je me cachai aussi le visage de mon masque retourné et demeurai la tête découverte.

Mais alors, jetant un coup d'œil sur nous deux, je vis que j'étais devenu le chevalier hongrois à la resplendissante dalmatique et que Struensée offrait l'apparence du templier à la croix de feu sur la poitrine.

A cette transposition subite, je craignis de deviner, j'allais pousser un cri.

Le ministre porta vivement sa main sur ma bouche, tandis que moi-même, par un mouvement auquel j'obéis comme on obéit aux vifs élans que fait naître en nous-mêmes l'instinct de révélation que chacun porte en soi, je me rapprochai de Struensée, et, me saisissant d'une boucle de ses cheveux, j'aspirai fortement.

Le parfum que Wisby avait répandu sur ma chevelure avait la même senteur que celui dont était embaumée la chevelure de Struensée.

— C'est un parfum que le roi aime et qui convient à sa nature nerveuse, me dit le jeune ministre. Si vous approchez de Sa Majesté, il faut qu'elle s'y trompe.

— Mais que prétendez-vous? que voulez-vous de moi? m'écriai-je, oubliant où nous étions et quelles précautions il fallait prendre.

. . . .

. . . .

. . . .

A cet endroit du récit de Mesmer, le docteur de Wald-Hust se leva vivement.

— Cette fois, on ne dira pas que c'est moi

qui interromps, dit-il en tendant une main tremblante dans la direction de la forêt.

Ce n'était pas lui, en effet. L'orage dont les signes précurseurs ont déjà été annoncés, éclatait à cette heure dans toute sa sauvage énergie.

Un coup de tonnerre avait retenti, et à la commotion du feu électrique, comme si les planches de la vieille masure allaient se disjoindre, et comme si les vieilles briques allaient s'écrouler, un craquement s'entendit.

La pluie tombait à torrens; Sara s'était précipitée dans les bras de Pierre, qui la tenait étroitement serrée, et eût voulu, à ce mo-

ment, la prendre et la jeter à la tempête avec lui-même, s'il eût pensé qu'elle les eût emportés tous deux, où qu'il y eût eu assez de feu dans l'espace pour les dévorer ensemble.

Le temps d'arrêt silencieux qui suit les grandes manifestations de la puissance de la nature, partout où des hommes sont assemblés, se fit dans la petite société après la parole que le médecin venait de prononcer si brusquement : un peu de pâleur était sur les visages, un peu de crainte dans les cœurs.

L'entêté docteur seul souriait ou essayait de sourire, car sa main encore agitée allait et venait sur le bouracan de son habit, lequel témoignait de son émotion.

On écoutait, non plus Mesmer, mais ce qui se passait au dehors.

L'orage était partout; le coup qui venait de partir en marquait le principal foyer, et à l'instant où nous parlons, des retentissemens plus lointains étoilaient pour ainsi dire le feu du ciel, si l'on peut transporter à l'ouïe une des images du regard.

Le vent poussait de temps en temps les clameurs qu'il pousse sur les grandes scènes où il peut s'étaler et où les végétations immenses et les roches entassées lui offrent des points d'attaques.

Les eaux couraient à pleines ondes par les

chemins creux, et la maison qui était sur une pente les divisait à leur passage comme la culée aiguë d'un pont au moment des inondations subites.

— Bien m'en a pris de régulariser le service avant de partir, dit le commandant qu'une pensée d'ordre saisissait au milieu de ce désordre, car prendre congé de notre hôte serait maintenant impossible.

— A moins, commandant, dit le jeune officier dont nous avons parlé, que nous ne puissions nous procurer des rames... Ne trouvez-vous pas que la maison semble s'ébranler comme un navire sur ses cables?

—Y a-t-il du danger? murmura Sara, toujours appuyée sur le cœur du faux M. de Grannat d'Orcy, interrogeant ce cœur qu'elle avait connu si affermi, et toutefois effrayée des indices qu'elle y trouvait.

Pierre répondit par une étreinte. Il y avait, en effet, danger pour la jeune femme, mais ce danger était-il dans la colère des élémens? Sara se rapprocha encore plus de celui dont elle eût dû s'éloigner.

Auprès de cet homme, et sans s'en être rendu compte, elle éprouvait quelque chose de cette terreur et de cette fascination qu'on ressent quand on se penche sur un abîme.

Mesmer la vit trembler ; il la toucha doucement. Ce fut pour la rassurer qu'il parla, quoique sa parole et son regard se dirigeassent vers le jeune officier, son auditeur le plus attentif.

— La maison est fortement enracinée au sol. Le gantelet des chevaliers broyait merveilleusement jadis le mortier sur lequel s'appuyaient les triples assises de briques de leurs demeures ; et, pour me servir de vos expressions, mon jeune camarade ! nous sommes ici plus solidement à l'ancre que vous ne croyez... Quant à l'orage, il durera ; mais déjà il se divise... Il n'y aura pas d'autre malheur pour mes convives que celui d'être mes prisonniers pour cette nuit.

— Et vos convives seront enchantés de l'accident, si vous voulez poursuivre vos révélations, mon cher monsieur Mesmer.

— Poursuivre avec cet accompagnement ! dit ce dernier en désignant d'un mouvement de tête les bruits extérieurs.

— Ecoutez ! écoutez, dit Pierre, comme tout gémit autour de nous !... dans le pays où je suis né, c'est l'heure des esprits !

— Quoi ! dans votre pays? riposta Mesmer étonné. Dans votre pays si riant? à Bordeaux?... Je croyais que la procession des esprits ne passait guère que sur les neiges et les ouragans du Nord... Quand tout se heurte ainsi dans le

ciel et dans la profonde obscurité, il est convenu que c'est l'heure des esprits en Allemagne, en Suède, et que c'est aussi leur heure dans le Danemarck dont je viens de parler ; que là, surtout, c'est le moment où le roi géant des vieilles ballades pousse ses quatre étalons noirs sur l'île de Stern et sur celle de Mô... Mais dans votre Midi en est-ce ainsi ?... Votre resplendissant soleil de Gascogne ne dissipe-t-il pas l'armée des fantômes ?... Mon cher d'Orcy, vous êtes-vous tellement identifié avec nos contrées septentrionales que vous pensiez en être ?... ou la révolution française qui vous a été si rude, vous a-t-elle fait Allemand comme nous ?

Quoique ces paroles eussent été dites avec

un demi-sourire, Pierre sentit que celui qui l'interrogeait ainsi, s'interrogeait lui-même par le fait, et qu'il y avait danger à le laisser se répondre. Aussi, reprenant bien vite la surveillance active qu'il exerçait sur ses émotions, et mettant à profit ce qu'il connaissait de la vie passée de celui qu'il remplaçait, il se hâta de répliquer :

— La révolution française ne m'a pas fait Allemand... Pour moi la patrie est absente, voilà tout... Mais elle est toujours dans ma mémoire, — cette tempête me la rappelle. — Bordeaux rit en effet sous le soleil... mais n'avons-nous pas nos landes? L'élégante cité n'est-elle pas comme un vaste rideau derrière lequel la mer a ses grands jours de colère,

ses sables mouvans qui engloutissent, ses lacs qui débordent, ses tempêtes de nuit qui grondent dans les forêts de sapins?...

Tenez! comme à présent ici!... Je me suis trouvé souvent à ces *heures noires*, comme on dit dans la contrée; alors le résinier s'abrite dans sa cabane, le berger glisse sur ses échasses, se fait petit, se cache la tête sous sa peau de brebis; il a peur : les esprits passent! dit-il.

— Les morts montent! cria Sara à qui la parole de Pierre-le-Tueur restituait un pays qu'elle avait aimé et où elle n'était plus.

— Les morts montent! redit celui-ci dont

le regard fit le tour de la pièce où ils se trouvaient, cherchant dans les angles obscurs si quelque sinistre apparition ne viendrait pas le dénoncer.

— En vérité ! monsieur Mesmer, fit le jeune officier, je crois que, pour nous émouvoir, vos deux amis sont vos complices...

— Ils veulent nous préparer, comme dans votre antique chambre des crises, interrompit le médecin de Wald-Hust.

— Voyez! dit le commandant, malgré moi-même, j'ai porté la main sur mon épée comme si j'avais à me défendre ou à attaquer.

— Un frisson a parcouru tous mes membres, ajouta un quatrième interlocuteur... A la place de monsieur Mesmer, je profiterais de cela pour poursuivre...

— Bonne disposition, en effet, pour écouter un récit fantastique.

— C'est un motif tout contraire au vôtre qui me fait demander au docteur de vouloir bien continuer, dit le médecin de Wald-Hust, et précisément pour nous tirer des dispositions où nous sommes... L'histoire de M. Mesmer est, ma foi! de la comédie d'intrigue... Qu'en dites-vous? Y manque-t-il quelque chose, sinon d'allumer le lustre, de faire écla-

ter les lumières de la rampe, d'entendre les battemens de main du parterre?...

— Et de voir, dit Mesmer, un critique sournoisement placé au coin de la reine, lequel, crayon en main...

— Se dispose à noter les invraisemblances, reprit franchement, à l'allemande, et sans plus de précaution, le docteur de Wald-Hust.

— Les invraisemblances !

— Eh ! par Esculape ! mon cher confrère, avouez que votre Struensée est trop imprudent aussi pour un homme d'état !

— Non ; mais j'avouerai, si vous voulez

que, pour un homme d'état, il est trop amoureux.

— Dites au moins que c'est un rare coup du sort que de vous trouver toujours si à propos, à sa portée, sous sa main, et, cette fois, à ce bal, si identique avec l'adroit ministre, qu'en se servant de vous il va prouver ce qu'on appelle un *alibi*, — car lequel de nous ne voit où Struensée amoureux en veut venir? — Avouez, dis-je, que c'est au moins une chose étrange que cette ressemblance si parfaite à laquelle les gens les plus habitués à voir le médecin parvenu, les ennemis les plus intéressés à le surveiller, doivent se laisser prendre.

— Et l'illusion du bal! riposta Mesmer, et la déception du costume! et la tromperie du masque! et la distraction et le bruit, et l'étourdissement et la préoccupation du plaisir et celle même de l'intrigue!

— Et plus que tout, peut-être, le coup d'audace qu'il fallait supposer pour deviner la vérité! reprit vivement et en sous-œuvre le docteur de Wald-Hust lui-même, suivant avec ironie le diapason animé de Mesmer.

— Ne comptez pas vous en moquer! riposta ce dernier; et d'ailleurs, êtes-vous donc si étranger aux choses de la vie, que vous ne sachiez qu'il est plus facile de rendre vraisemblable la fiction que la réalité? que l'exis-

tence réelle est fortuite, sans arrangemens ; qu'elle n'est souvent vraie qu'à l'user et non point à la mettre en récit? Ai-je dit, au surplus, que j'étais le Sosie de Struensée ? Non ; mais la suite prouvera que je pouvais être son apparence.

Eussé-je, après tout, voulu soutenir ma ressemblance, dans l'intérêt de ce que vous supposez mon roman, qu'y aurait-il là qui ne se fût vu? Mettez-vous donc en doute l'histoire du faux Démétrius? de Lambert Simnel? de Pugatschef? Qui d'entre nous ignore la chronique plus bourgeoise du faux Martin-Guerre, dont l'audace fut si grande et l'adresse si parfaite, qu'il trompa la femme elle-même de celui dont il avait pris le nom?

— Mais l'eût-il trompée, si tous deux eussent été en présence? dit d'une voix ferme et accentuée Pierre-le-Tueur, lequel, voyant le péril, voulut prendre hardiment parti dans la discussion, et qui, semblable à ceux qui ont une blessure récente, était heurté sans cesse à l'endroit de sa plaie.

Le jeune officier, dont les regards s'étaient fixés sur Pierre au moment de sa réplique, prit alors la parole :

— Certes, il eût pu la tromper, dit-il, si cet homme eût ressemblé à l'époux en question, d'une ressemblance aussi inouïe que celle que M. Mesmer ignore peut-être, mais dont le commandant, moi, et même le docteur ré-

calcitrant, nous sommes déjà tant étonnés...

A mesure qu'il parlait, le jeune officier fixait de plus en plus ses yeux sur le Tueur, non point qu'il eût soupçon de la vérité, mais parce que l'entretien l'amenait naturellement à prendre pour preuve de ce qu'il venait de dire une similitude que nous connaissons, et dont M. de Grannat pouvait être cité comme un exemple frappant. De son côté, Pierre rassemblait toutes les forces de son âme pour soutenir ce regard; mais quand, interrompant ses paroles et par avec un mouvement instinctif et presque involontaire, le premier poussa la lampe vers le coin retiré où le Tueur se tenait :

— Ne vous ai-je pas dit qu'il faisait étouffant ici! s'écria le malheureux.

Et violemment, il se leva et déjoignit les mains de Sara qui les avait unies pour se tenir à lui au moment de sa peur ; puis, sans prendre garde qu'il la foulait aux pieds, il alla de nouveau, d'un seul bond, contre la croisée qu'il ouvrit avec force. Une bouffée de vent furieux qui battait l'air pénétra dans la chambre : la la lampe fut éteinte. Pierre dressa la tête dans l'obscurité qui venait de l'envahir. Il respirait.

— Je suis sauvé encore cette fois! dit-il en lui-même.

Il avait à peine prononcé cette parole intérieure qu'un triple éclair, parti du plus haut du ciel, tomba d'aplomb sur son visage.

A ce moment on cherchait à réparer le désordre qu'avait occasionné le brusque mouvement du Tueur.

Sara s'était relevée. Inquiète pour son ami, elle était déjà à ses côtés.

A la première ondulation de feu qu'envoya la foudre, le regard de la jeune femme fixé sur le meurtrier se détourna, mais à l'instant même, comme si la perception de ce qui était la vérité lui fût venue, elle se grandit de toute sa belle taille, son front se trouva à la hau-

teur de celui de Pierre. A la lueur qui les illuminait, tous deux se virent.

La tête d'un damné qui s'agite dans la flamme ne fut jamais empreinte de plus d'angoisse et de désordre que celle du Tueur; la tête d'un archange qui surgit dans la lumière n'eut jamais plus de majesté que celle de Sara.

Sans le toucher, cette fois, la jeune femme se pencha vers Pierre et lui dit un mot qui ne fut entendu de personne.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

XIV

CONFIDENCE.

— Il dort! dit Mesmer, lequel à ce moment fermait à petit bruit la porte d'une chambre voisine.

Sans préambule inutile, c'est dire aux lec-

teurs que Pierre-le-Tueur était rentré chez lui après la grande émotion qu'il avait eu la puissance de cacher à tous, à l'exception de Sara. La maladie passée de M. de Grannat et sa convalescence actuelle furent une excuse plus que suffisante, et l'on avait été surpris même qu'il ne demandât pas plus tôt à faire retraite.

Mesmer seul observa ceci :

Sara s'abstint pour la première fois, ce soir-là, d'appuyer sur le sien le bras de l'homme qu'elle aimait ; c'était un devoir doux à remplir qu'elle réclamait aussitôt que la soirée était finie et que l'heure de se séparer était venue : — Bonne nuit ! disait-elle la dernière ;

et elle tenait à clore la journée par la parole qui portait ce souhait.

Mesmer s'étonna donc que Sara fût restée sans accomplir ce qu'elle avait regardé jusqu'à présent comme une pieuse tâche, et bien qu'il eût dû penser que la présence de nombreux témoins devaient l'avoir forcée à ajourner ce témoignage d'amitié intime, il connaissait si bien l'âme franche et naïve de la jeune femme qu'il eût été lui demander une explication, s'il ne l'eût vue assise dans un des angles obscurs de la chambre, la tête penchée, les yeux fermés.

Il pensa qu'elle reposait ; long-temps oppressée par l'air pesant qui précède l'orage, il

crut qu'au moment où un peu de calme venait après le vent et la tempête, ses nerfs s'étaient détendus et qu'un irrésistible sommeil l'avait gagnée. Cette opinion était partagée par ses convives.

— Elle dort! reprit comme en écho le jeune officier, parlant sur le mot que Mesmer venait de dire en tirant à lui la porte de la chambre où il était allé s'enquérir de M. de Grannat.

—Alors, dit le commandant, dont à l'attitude on pouvait voir qu'il s'attendait à quelque chose de semblable, alors, puisque nous n'avons ni dames, ni malades : feu !

Et, à l'aide d'un papier vivement allumé à la lumière de la lampe, il enflamma un large bol de punch.

Aussitôt toutes les couleurs du prisme ruisselèrent en lueurs liquides.

— Ceci éteindra la vivacité des éclairs, fut-il dit par quelqu'un.

— Et n'empêchera pas le docteur de continuer à nous conter ses aventures, j'espère.

— Nous ferons donc comme dans les châteaux à moitié ruinés où, faute de lits à donner à ses hôtes, le châtelain a toujours une histoire à leur service.

— A votre bonne mémoire, cher et mystique confrère ! fit alors le médecin de Wald-Hust, lequel rapprocha du verre de Mesmer son verre à plein bord, «souriant aux lèvres,» comme on dit dans la vieille Souabe d'un verre qui va déborder.

Sans répondre, Mesmer se recueillit ; peu à peu son front s'estompa de larges plis que la pâle clarté de la lampe semblait creuser davantage. Au commencement de ce récit, s'il avait paru se dérider comme s'il eût lu les lignes riantes d'une vie jeune et animée qui commence, cette fois on eût dit que, devant lui, se trouvait le livre du destin dont il tournait la page la plus noire.

— Vous vous souvenez, reprit-il, comment j'avais changé de costume ou, pour parler avec plus d'exactitude, comment Struensée m'avait fait mettre à l'envers celui que je portais. Plein d'effroi sur les suites probables de fâcheux événemens que m'annonçaient ces préparatifs, vous vous rappelez avec quelle insistance j'avais interrogé mon nouvel ami.

— Ecoutez ! me dit Struensée, dont la voix se maintint au ton animé, mais sourd du commencement de l'entretien, écoutez ! et après, perdez-moi ou sauvez-moi, s'il vous plaît de me sauver ou de me perdre.

Et tous deux, moi, le ministre en apparence, lui, le templier, tous deux, dis-je, nous reprî-

mes la direction que nous avions un instant quittée, essayant chacun le maintien qui convenait à notre changement de rôle, c'est-à-dire, lui, prenant l'air d'un solliciteur qui plaide sa cause; moi, à grand'peine, la digne attitude d'un homme en place qui pèse les raisons qu'on lui donne.

— Les momens sont précieux, me dit alors vivement Struensée. Vous devez me remplacer pour une heure..... Oh! ne me répondez pas, ne parlez pas! le temps marche. Je sais ce que vous voudriez entendre, je ne sais si je pourrai tout vous dire... je ne sais par où commencer et quel ordre tenir dans les révélations que vous attendez.

Mon histoire politique et mon histoire mé-

dicale se mêlent, se tiennent, s'enroulent en quelque sorte l'une à l'autre.

La médecine a fait ma position, la médecine la maintient... ou plutôt la haute science sur le seuil de laquelle vous m'avez placé, maître! mais, dans le sanctuaire de laquelle j'ai été violemment poussé par une fatalité, dois-je dire malheureuse ou favorable? par une fatalité qui m'effraie quelquefois, qui quelquefois me glorifie; car sais-je encore ce qu'il faut penser d'une science qui rend l'homme maître de l'homme, qui, à la volonté de l'homme, plonge son semblable dans le sommeil, endort les sens, extrait l'âme, l'appelle à lui, interroge et se fait répondre, commande et se fait obéir, découvre dans l'ignorant la doctrine, dans le

faible la force, fait voir demain à l'homme qui n'a encore vécu qu'aujourd'hui, tire de l'enveloppe humaine l'ange que Dieu y voulut enfermer, lui remet aux épaules les ailes des séraphins et donne tout-à coup à celui dont les yeux sont clos la vue des lointains inconnus que notre monde appelle l'avenir ?

Comment nommer d'un nom humain cette science au dessus de l'homme ? et comment appeler celui qui se l'est appropriée ?...

— O mon Dieu ! ajouta Struensée en joignant les mains, as-tu donné à cet homme quelques parcelles de la puissance de ton Christ, ou bien as-tu voulu l'effrayer comme tu as effrayé notre Adam le jour où son imprudente main

toucha à l'arbre de science?... Que suis-je à présent, ô mon Dieu! Puissant ou maudit? au dessus de l'homme ou placé si haut pour être plus près de ton glaive? Suis-je favorisé ou puni?

A ces paroles inattendues, je demeurai muet. J'écoutai Struensée. Je le regardai. Sous le masque qui couvrait ses traits, j'allai jusqu'à son visage, et il y avait tant d'harmonie entre son geste et sa voix, entre son émotion et l'accent dont s'animaient ses paroles, qu'il me semblait que je le voyais parler et rougir tour-à-tour, oui, à ce moment où ses facultés sensibles étaient si violemment mises en jeu, son front voilé m'était comme décou-

vert ; je le voyais s'éclairer d'enthousiasme ou s'assombrir de terreur.

Je ne l'avais point interrompu, dis-je, le contemplant avec cette sorte de curiosité effrayée qu'éprouve celui qui, cherchant à résoudre quelque grand fait de la science, assiste tout-à-coup au spectacle d'une fécondation imprévue et inouïe. Mais quand il continua :

— Le magnétisme a fait ma fortune et fera ma destinée qui n'est plus que mon malheur !

— Le magnétisme ! m'écriai-je l'interrompant; quoi ! est-il possible que vous l'ayez poussé jusque-là ? est-il vraisemblable que les

mains de l'homme, armées seulement de lourdes plaques d'acier...

Je m'arrêtai de moi-même, sentant à mesure que j'interrogeais le prosaïsme de ma question et je ne sais quelle puérilité à parler de la vertu de mes aimans à un homme qui me semblait presque posséder le pouvoir de remuer le monde.

— Mon magnétisme, qui a commencé par être le vôtre, n'est plus le vôtre, me dit l'enthousiaste ; oui, votre magnétisme n'est encore que la recherche et le tâtonnement, pardon maître! le mien est la découverte et la certitude... L'acier dont vous me parlez, Mesmer! m'est tombé des mains une fois, et

ma main est devenu plus puissante. Mon magnétisme est devenu celui de la volonté... Un de ces jours de désespoir que les médecins seuls connaissent, les mains étendues sur un malade et devant la mort qui le menaçait, j'ai jeté le métal inutile et J'AI VOULU.

Le malade s'est relevé et la mort a fui.

— C'est impossible! Vous vous faites un jeu de m'étonner, Struensée!

— Un jeu!... Demandez à un homme qui a la tête sur le billot s'il voudrait se faire un jeu d'étonner celui qui l'écoute à son moment suprême. Et pourtant, j'ai dû vous étonner. Écoutez encore! mais pour un ins-

tant seulement, car l'heure s'avance où il faut que je vous quitte.

Portant alors ses regards autour de nous, Struensée s'assura que personne ne pouvait l'entendre ; puis il continua :

— J'avais fait bâtir le pavillon mystérieux autour duquel vous avez tourné hier et que vous venez de visiter tout à l'heure. Là, j'essayai sur les natures nerveuses et exaltées les expériences que vous-même m'avez indiquées.

Rappelez-vous votre dernière lettre : « Pour engourdir le sens qui souffre, me disiez-vous, mettez en vive émotion tous les autres sens.

Frappez la vue, exaltez l'odorat, occupez l'ouïe. » Oh! j'ai toujours présentes vos expressions : — « Faites chanter le chœur des muses autour du malade, me disiez-vous encore ; n'avez-vous jamais remarqué par quels moyens la nature extérieure pénètre la trame intime des organes? La musique, les parfums, les harmonies qui flattent le regard, appellent l'âme des profondeurs où elle réside sur le seuil des sens. » — Voilà vos paroles.

J'essayai, maître! j'essayai, non pas peut-être en disciple docile, mais en homme avide de trouver du nouveau. Je me cachai pourtant, dans la crainte de la moquerie de nos doctes. J'exigeai le secret de mes malades. Je craignais le monde, je me craignais moi-même.

De temps en temps les préjugés d'école me revenaient; et bien souvent aussi, il faut le dire, quoique j'eusse obtenu d'heureux résultats, je vous combattais encore dans ma pensée. Il me semblait que j'étais hors des nobles devoirs de mon état en vous suivant, et, quand j'y rentrais, je devenais grave et magistral.

A ces momens de doute et de réfutation, le couteau de la chirurgie, le poison des chimistes me semblaient plus sûrs à l'homme que les influences intimes que je cherchais après vous dans un des points obscurs de la physiologie; j'avais plus de croyance à l'antique attirail, surtout, qu'à la magie des émotions. J'avais oublié que le sauvage que l'on

tenaille et dont on incendie les chairs endort sa douleur ou la fait taire avec les strophes du chant natal... Oui, je l'avais oublié! malgré des expériences concluantes, malgré la voix qui me criait : — Marche! voilà la route. — Je me sentais toujours près de renoncer à ce que j'avais appris de vous. Le magnétisme n'est que le roman de la médecine, me disais-je.

Insensé! c'en était peut-être le dernier mot!

J'en devais bientôt avoir la preuve. L'étoile heureuse ou funeste qui m'a conduit d'un cabinet studieux au palais des rois de Danemarck pour y continuer l'ouvrage auda-

cieux et populaire du grand ministre Staumacher, cette étoile inexorable qu'il faut suivre ou qui vous traîne, avant que sa lueur brillât pour moi si près du trône que j'en eus un instant le vertige, s'arrêta d'abord sur le lit de douleur où se mourait de consomption Christian VII.

— C'est ici, mon ami, poursuivit Struensée en pressant davantage sa parole comme s'il eût voulu passer avec rapidité sur une époque dont la mémoire l'effrayait ; c'est ici que je touche au point solennel de mon histoire, au moment suprême et décisif qui arrive une fois dans la vie de chacun et vous jette sur le versant opposé de cette rude montée où toutefois vos paysages aimés ne quittent pas

vos souvenirs ; c'est ici que je découvre tout-à-coup un autre monde, d'autres horizons, d'autres gloires, d'autres terreurs...

Ah ! j'ai jeté de grands étonnemens dans votre âme ! continua Struensée, non point en s'écriant, mais en donnant à son accent cette force intérieure et désespérée si puissante quand la douleur qui voudrait éclater se contient et s'observe.

Ah ! vous ne faites que vous étonner, vous, Mesmer ! quand je m'épouvante, moi !... Eh bien ! quelques mots encore, et...

A ces dernières paroles où s'attachait toute mon âme, Struensée s'arrêta court.

Il faut l'avouer, de toutes les réticences dont la destinée m'avait fait souffrir depuis mon arrivée en Danemarck, celle-ci me fut la plus sensible. Le ministre portait ses yeux en avant ; qui l'avait interrompu ? Que regardait-il ?

Placé en face de lui pour mieux l'écouter, j'allais me retourner afin de voir ce qui se passait, lorsque je sentis un bras se glisser doucement sous le mien.

Avec un dépit que je ne cherchais pas à contenir, je regardai celui dont l'importunité m'était nuisible dans un tel moment : c'était le roi !

— C'est donc bien intéressant ce que vous

écoutez là, Struensée! me dit Christian de sa voix la plus douce... De quoi s'agit-il, voyons? d'amour? de politique? du bonheur du Danemarck ou du bonheur de celui qui le gouverne?... Oh! alors, faites que j'en sois, car je suis bien triste, ami!

Ces derniers mots furent prononcés seulement pour moi, et le jeune roi s'était penché à mon bras pour me le dire. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il me prenait pour le ministre.

Dans le courant de l'entretien que j'avais eu avec Struensée, j'avais pu remarquer que le masque fermé rend la voix méconnaissable; je ne craignis donc pas de prendre la parole.

— Il s'agit tout simplement du bonheur du plus humble des conseillers de votre couronne.

J'avais répondu pour répondre et sans trop mesurer la portée de ce que je disais. Voilé comme je l'étais, et ne craignant pas qu'on pût lire sur mon visage les hésitations de quelqu'un qui cherche ce qu'il a à dire, je m'étais laissé aller à la première pente venue.

— Ah! reprit le roi, il s'agit tout simplement de bonheur... tout simplement! En vérité, le sort vous a gâté, Struensée! et cet honnête gentilhomme de province, car je le reconnais pour celui qui m'a parlé tout à l'heure, vient-il de bien loin, pour parler de bonheur à l'oreille du ministre, et

n'a-t-il de recettes qu'à l'usage des conseillers de la couronne ?

— Et quel autre bonheur peut désirer un monarque qui a l'amour de son peuple? répondit le prétendu gentilhomme de province.

—L'amour du peuple !... je l'estime, certes, et le recherche, quoiqu'il soit, dit-on, d'usage de ne guère estimer les vieilles amours. Mais est-il bien vrai que ce soit de quelque tendresse semblable que vous parliez à Struensée, monsieur? En ce cas, vous savez qui je suis... je veux ma part de telles confidences..... Répondez !

— Si l'heure était venue où tous les vi-

sages devront se montrer à découvert, je répondrais sans doute, répliqua le ministre avec une noble et polie fermeté ; mais jusqu'alors je suis abrité sous la croix du temple, et je pense que l'étudiant ne saurait interroger le chevalier, ou du moins l'obliger à répondre.

— C'est juste, reprit le roi, d'une voix où perçait quelque peu de mauvaise humeur... respect au grade et à la hiérarchie ! mais aussi monsieur, respect à l'égalité du bal !... Vous avez assez accaparé notre chevalier hongrois... chacun son tour !

Et le roi me tira doucement à lui dans l'intention de m'éloigner du masque qui venait de lui déplaire.

— Un mot encore, reprit Struensée en me retenant.

— Après moi, s'il vous plaît! fit entendre en me saluant un leste et vif personnage dont j'avais déjà remarqué l'allure papillonnante parmi les femmes et qui s'avança avec tant de vivacité jusqu'à nous, que, pour l'éviter, le roi se sépara de moi d'un ou deux pas.

Ce personnage me prit par le bras droit, tandis que Struensée me tenait par le bras gauche. Tous deux me parlaient à voix basse et en même temps.

— Ceci est plus fort que de dicter à deux

secrétaires à la fois, fit entendre le jeune monarque qui nous observait en souriant.

Struensée me disait :

— C'est convenu, je serai absent à peine une heure. Employez ce temps avec tout le monde sans le donner à personne : aux femmes des galanteries ; aux hommes, des espérances. A toutes les questions difficiles vous n'aurez qu'une chose à répondre.

Le nouvel arrivé me glissait à l'oreille :

— Le hasard m'a fait entendre quelques mots d'une conversation de la reine douai-

rière et de Rantzau. Il s'agit de vous... c'est tout un complot.

— Que disaient-ils? fis-je à ma droite. Que faut-il dire? fis-je à ma gauche.

— Il faut dire aux importuns : A demain les affaires sérieuses! me souffla le ministre.

— Ils disaient qu'ils étaient sûrs que, tout à l'heure, vous alliez vous éloigner du bal, me dit l'inconnu.

A ces mots, je retins Struensée par la main. — Ne vous éloignez pas, lui dis-je.

Il crut que la peur du rôle que j'avais à remplir me prenait.

— Ne craignez rien ; au milieu du tumulte l'attention est distraite. A l'heure où les masques devront tomber, je serai ici et vous aurai relevé.

— J'ignore où vous devez vous rendre, reprenait l'inconnu, mais ne quittez pas le bal ; j'ai compris que c'était votre perte.

— Tâchez seulement de n'être pas trop avec le roi, ajouta Struensée.

— Vous déjouerez tous ces complots en ne vous séparant pas de Sa Majesté, me dit l'inconnu.

J'étais étourdi. Ces paroles vives, pressées,

effrayantes, qu'il me fallait écouter en souriant de l'œil comme on écoute les paroles vides d'une intrigue de bal; ce cliquetis de mots, partant ainsi de deux points opposés, se croisaient dans mon cerveau, et le sens ne m'en était bien précis qu'après coup, à peu près comme il arrive parfois de reconnaître dans la foule une physionomie quand elle a passé, c'est-à-dire après qu'on a pu rétablir l'ordre dans le pêle-mêle de traits qui vient de faire confusion à vos regards.

A mesure que je comprenais, j'eusse voulu rappeler Struensée, retenir l'inconnu, les mettre en présence... mais le roi était là !

— Il faut que je parte, dit enfin le ministre.

Je mourrai plutôt que de n'être pas au rendez-vous où je suis attendu !

— Je vous quitte, poursuivit l'inconnu. Si Rantzau soupçonnait ce que je vous dis là, je ne donnerais pas dix rixdales de ma vie.

— Adieu !

— Au revoir !

Tous deux se courbèrent sur ma main que le masque nouvel arrivé baisa ; mais Struensée profita de cette attitude pour me glisser au doigt la bague de Marie-Julie.

C'était compléter le costume et me dire :— Restez.

Ainsi, quand le jeune ministre s'éloignait, quand il croyait avoir pris toutes ses précautions, son absence était connue de ses ennemis, et sans doute ceux-ci savaient de plus que moi pourquoi il était absent et où il irait!

J'avais la tête perdue. M'éloigner du roi, m'avait recommandé Struensée, ne pas me séparer de Sa Majesté, m'avait laissé pour dernier avis l'inconnu. Un esprit autrement trempé que le mien aurait eu grand'peine à s'en tirer.

Je pris le parti de donner tête baissée dans la situation et de supprimer toute réflexion raisonnable: où les sages prévisions ne sauvent pas, je me suis souvent bien trouvé de croire

au bonheur de l'imprévu, le seul dieu qui n'ait pas d'autel, quoiqu'il soit celui qui délivre le plus de victimes.

A tout hasard alors! et écoutons le roi qui me parle.

— Que vous contait donc si vivement Fersen? me dit Christian, après que nos deux causeurs furent partis.

— Fersen, sire!...

J'avoue que l'imprévu ne me donnait aucun conseil. Fersen! c'était la première fois que j'entendais prononcer ce nom qui devait être celui du personnage survenu si à l'improviste;

mais je ne le connaissais pas et ne savais rien de sa position à la cour, quoique ses relations de parti m'eussent été révélées par l'intérêt qu'il prenait à Struensée.

— Oui, Fersen, continua le jeune monarque; votre ami de dissipation autrefois, votre compagnon maintenant dans votre vie sérieuse, le chevalier toujours armé pour votre défense... Direz-vous que ce n'est pas lui ?

— Après Votre Majesté, je ne dirai rien, sire.

Et en effet, qu'aurais-je dit? Pourtant je cherchais à me tirer d'embarras par un biais.

— Est-il donc impossible de rester inconnu ici? m'écriai-je.

— Cela est impossible à ceux qui ont eu des confidens indiscrets ou des vendeurs d'étoffes trop glorieux de fournir ma digne noblesse à l'occasion du bal. Mais parmi ceux qui brillent à notre royale fête, il en est qui savent garder l'incognito… témoin la reine.

Malgré ma résolution de tout à l'heure, si bien prise, une sueur froide me parcourut le corps. Quelque chose me disait que la reine n'était pas là.

— Témoin votre prétendu gentilhomme de province, reprit le roi; car vous ne me fe-

rez pas croire qu'un homme que vous écoutiez de si grand cœur n'ait pas eu de choses sérieuses à vous dire...

Le jeune monarque attendit quelques secondes, sa curiosité était piquée ; il eût désiré une réponse, mais comme je n'en faisais pas :

—Tenez, Struensée, il se prépare ici quelque chose qu'on me cache... Je ne sais quel pressentiment m'obsède!... Toute la joie de ce bal me fait mal... Votre réconciliation avec ma mère me semble seulement un temps d'arrêt de sa haine et de la vôtre... Il me semble qu'ici le sol tremble sous mes pas...

Que me fait cette fête? il n'y a de fête que

lorsqu'elle se passe là, continua Christian en se frappant la poitrine. Je suis tenté par momens de crier à tous ces gens de fuir... par momens, je crois les voir tourner autour de moi comme de moqueuses visions, comme des fantômes railleurs qui insultent tout ce qu'il y a de royal dans le palais de mes pères !...

Si tous ces masques tombaient du moins, je trouverais le visage de Mathilde !... Pourquoi me fuit-elle ?... Ah ! il n'y a que vous que je trouve ! vous, mon ami ! mon soutien ! la force de mon royaume et la force de mon âme ! ... Sruensée ! dis-moi pourquoi je pleure?

J'étais ému, mon cœur était brisé.

Pauvre enfant ! Comme il appelait celui qui peut-être allait le déshonorer à ce moment! combien je me sentais honteux de la complicité forcée dans laquelle je me trouvais engagé! Au prix de mon sang, j'aurais voulu pouvoir offrir quelque soulagement à de si poignantes souffrances et porter un peu de sécurité dans cette âme si troublée et si peu sûre d'elle-même.

Oh ! que n'aurais-je pas donné pour lui montrer sa Mathilde!... Hélas! la Mathilde de Struensée aussi !

Étrange chose!.... tout à l'heure encore j'avais écouté les plaintes du ministre, et, maintenant, j'écoutais la plainte du roi. Ces

contradictions de notre nature sont-elles donc à la condamnation de l'homme, ou plutôt Dieu n'a-t-il pas voulu que la voix de la douleur présente fût la seule écoutée ; car, alors, il ne s'agit pas de savoir qui a droit à souffrir, mais de soulager ceux qui souffrent.

Toutefois, que pouvais-je faire ? que pouvais-je répondre ?

Je me contentai de prendre doucement la main du roi et de l'entraîner dans un coin obscur afin que personne ne fût témoin d'une émotion qu'il laissait trop voir.

Chez Christian, l'homme portait tort au souverain. Je l'écartai donc de la foule pour que

les spéculateurs de cour ne s'aperçussent pas de sa faiblesse ; car nous n'étions pas seuls. Le monarque ne fut pas plus tôt aperçu causant avec son favori, ou avec moi que chacun croyait l'être, qu'une partie de la multitude voltigeante s'était portée vers nous.

Il était facile, alors, de voir que la cour se divisait en deux camps.

J'avais à moi un peu plus d'une moitié de cette milice, tandis que je voyais de l'autre côté briller l'habit splendide de Rantzau et dominer le visage altier de Marie-Julie.

Struensée pouvait se vanter de mettre en campagne de plus nombreuses troupes, mais

Marie-Julie commandait à celles qui paraissaient le mieux disciplinées; car si, au premier coup d'archet de la contre-danse française, tout bondissait de mon côté; au grave et cérémonieux accord du menuet, on prenait place du côté de Rantzau.

Ceci n'eût été rien autre part, à la cour c'était menaçant!

Bientôt je devais m'en convaincre. Pour le moment, la douleur du roi m'occupait en entier.

— Vos larmes, qui m'affligent, tiennent à vos dispositions nerveuses, sire, lui dis-je.

Pour ceux qui sont touchés de la wesmood, — notre triste spleen danois, — le bruit du bal n'est guère favorable : l'amitié autour de soi, le recueillement en soi-même, les bonnes paroles, les amis sincères, le grand air, c'est ce qu'il faut à Votre Majesté. Or, ce soir, tous ce que je dis là est peut-être ici à bien petites doses. Acceptez la joie d'à présent comme un travail et méritez bien du Danemarck en tâchant d'y prendre part et surtout en vous efforçant de la croire sincère.

J'avais dit ces derniers mots avec un sourire, le roi y répondit. C'était une nature facile aux impressions et qui miroitait, pour ainsi dire, les sentimens de ceux qui avaient pris quelque empire sur lui.

— Or ça ! me dit-il, puisque vous m'ordonnez les bonnes paroles, c'est à vous, docteur, à m'en donner à entendre.

— En ce cas, allons un peu vers ce groupe de jeunes dames ; je parierais qu'à les écouter attentivement nous entendrons auprès d'elles de quoi dérider la mélancolie elle-même.

— Oh ! que ce n'est pas ainsi qu'on m'échappe ! Je n'ai pas perdu de vue ce que vous m'avez dit. Le gentilhomme de tout à l'heure est venu vous annoncer du bonheur, assuriez-vous ; contez donc à ceux qui vous aiment ce bonheur-là, afin qu'on le partage ou qu'on en soit jaloux.

J'avais un peu oublié ce que j'avais dit au roi pour me tirer d'affaire au commencement de notre conversation, et sa demande actuelle m'embarrassait. Ne sachant que répondre, je me ressouvins du moyen d'ajournement dont Struensée m'avait fourni le texte et je répétai ma leçon.

— A demain les affaires sérieuses, sire!

— C'était donc sérieux?... insista le roi. Je vous l'avait bien dit... Mes craintes étaient donc raisonnables, mes pressentimens vrais?

— Sérieux pour moi, sire! répondis-je vivement.

Puis aussitôt je semblai hésiter; je dis « je semblai » parce qu'une pensée me vint que je regardai comme un trait de lumière. C'était une combinaison dont le double effet me faisait garder forcément mon masque, quelque événement qui pût survenir d'ici à l'arrivée de mon Sosie, et qui, en même temps, me donnait l'apparence d'expliquer au roi ce que Fersen m'était venu dire et ce que m'avait aussi conté le masque que S. M. nommait « le gentilhomme de province.» Or, la pensée en question était d'autant mieux trouvée que, par elle, j'évitais tout sujet d'entretien grave ou compromettant, quitte à laisser dire le lendemain à Struensée, — dont le personnage commençait à être difficile à simuler, — qu'il s'était permis

de profiter du bénéfice de la fête en intriguant un peu le noble monarque.

En conséquence, j'avouai au roi que, parmi les dames dont la présence faisait l'ornement du bal, brillait, entre les plus jolies, une conquête dont ma seule vanité se trouvait flattée; que cette dame, amie de Fersen, aussi fière que vaniteuse, voulant se faire un triomphe devant une rivale qu'elle soupçonnait, avait envoyé vers moi le jeune gentilhomme pour m'intimer l'ordre impératif d'aller demander sa main pour une contre-danse, et cela à visage découvert, voulant par là me faire afficher publiquement ma passion pour elle.

— Mais hélas! dis-je en prenant un peu de

l'air malheureux des hommes à bonnes fortunes, il est arrivé qu'en se vantant trop et trop haut de me faire obéir en esclave, l'exigeante coquette a été entendue d'une autre dame que j'aime d'un amour tendre et vrai, et, voyez la fatalité, sire! celle-ci de son côté m'a fait avertir par le gentilhomme dont Votre Majesté s'est occupé que, si j'ôtais mon masque, seulement une seconde avant l'heure où chacun devait se découvrir, tout serait fini entre nous.

— Ainsi, continuai-je, prenant un accent plus pénétré, flatté dans ma vanité, mais menacé dans ma passion, je n'ai pas hésité... Fersen est allé porter une mauvaise nouvelle à la vaniteuse, et le gentilhomme est parti avec

mon serment à la plus aimante, serment chevaleresque et primitif par lequel je me suis engagé à ne me démasquer sous aucun prétexte pendant le temps qui restait à passer jusqu'à ce que l'horloge du château sonnât trois heures.

— C'est vous engager beaucoup, me dit le roi... Quoi : vous ne vous démasqueriez pas même s'il s'agissait de mon service ? pas même si je vous le demandais, moi, le roi !

Pour me tirer d'embarras, je venais de faire plus qu'une faute ; je venais de glisser une tentation dans l'âme capricieuse d'un malade. Je m'en aperçus à temps. Si près du

précipice, je me retins pour ainsi dire aux paroles suivantes :

— Si Votre Majesté le demandait, il faudrait bien lui obéir; mais il faudrait aussi me résoudre à être bien malheureux, car je ne serais plus aimé.

— N'être plus aimé! s'écria le roi; ah! gardez-vous-en bien, monsieur... N'être plus aimé !... savez-vous que le seul soupçon de ce malheur, c'est la mort! Manquer à votre serment, et pour cela n'être plus aimé, mon Dieu!... Il faudrait maintenant que la foudre du ciel tombât entre votre chair et votre masque pour l'en détacher.

Après ces mots, le roi se laissa glisser sur un siége. Ployé sur lui-même, les deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, il resta ainsi long-temps.

J'avais d'assez sûrs indices maintenant pour savoir ce qui se passait dans les profondeurs de cette conscience.

Oui, il y avait là une grande douleur, un grand amour, un doute affreux. En ce moment une minutieuse enquête se faisait dans l'âme royale : c'était un de ces instans marqués où se rencontrent en quelque sorte deux hommes en nous qui se révèlent l'un à l'autre, où l'homme qui vit dans ce monde fait ses confidences les plus secrètes à l'homme inté-

rieur, et reçoit les avis de ce frère qui se réveille aux mauvaises heures et qu'une pieuse et consolante croyance a appelé l'ange gardien.

Je redoutai l'instant où finirait le mystérieux dialogue. Je baissai les paupières pour ne pas voir le regard du malheureux au moment où il se lèverait sur moi. Il me semblait qu'une invisible main écrivait pour lui au dessus de ma tête : Mensonge ! J'avais besoin d'obtenir mon pardon, et, malgré moi, je commençai à ployer le genou devant l'homme qui souffrait, ne pensant pas au monarque puissant qui pouvait punir, ne voyant plus la foule.

Mais, comme je me baissais ainsi, mes cheveux touchèrent les cheveux de Christian ; un

instant ils furent confondus. A ce moment, un soupir de soulagement sortit de la poitrine oppressée du malade, sa tête se releva doucement, de ses deux mains il toucha ma chevelure qu'il rassembla, l'attirant vers lui sans la presser et avec ce mouvement de bonheur plein de précaution, presque timide, que l'on prend quand on veut approcher de son odorat une touffe de fleurs qu'on abandonne ensuite à l'élasticité de sa tige.

Le parfum que Wisby avait fait couler sur ma tête opérait ; ses émanations enveloppaient peu à peu de leurs nuages invisibles les songes affreux dont le roi venait d'être tourmenté. Comme la fumée de l'encens cache l'image terrible d'un Dieu qui menace, les

vives impressions de tout à l'heure s'effaçaient une à une dans l'esprit du jeune roi. Je voyais renaître le calme avec des gradations semblables à celles que l'on remarque quand on passe de la stupeur de l'évanouissement à l'activité de la vie.

Moi-même, remarquant ceci, je reprenais à mesure mon courage et ma présence d'esprit.

J'effleurai doucement les vêtemens du roi. Il leva tête vers moi.

— Votre Majesté va me faire des ennemis, lui dis-je; on dira que cette soirée, consacrée à former une alliance, m'appartient trop... Déjà on le remarque... N'est-il pas d'une

bonne politique de partager un peu la faveur de votre présence ?

Et, d'un mouvement imperceptible, je désignai la reine-mère, qui, rapprochée de nous depuis un instant, nous observait.

Avec la docilité machinale de quelqu'un dont on interrompt le sommeil, et sans me répondre autrement que par un signe de tête, Christian se leva et alla trouver la reine Marie-Julie.

— Bon ! il éloigne le roi ! Il va partir ! entendis-je derrière moi.

XV

BOTTE SECRÈTE.

Quoique prononcées à voix basse, pas un mot ne m'échappa de ces paroles : ou celui qui les avait dites s'impatientait depuis longtemps à attendre à quoi se déterminerait

Struensée, et il n'avait pu contenir un mouvement de joie en voyant que le roi me quittait, ou moi-même, disposé à l'attention par ce que j'avais observé auprès du noble Christian, il m'était arrivé ce qui arrive à ceux dont quelque circonstance extraordinaire renforce les facultés ou même les double.

Quoi qu'il en soit, je me retournai vivement au bruit de ce murmure; mais parmi les personnages que je remarquai là, aucun ne me parut suspect, seulement il me sembla voir au milieu des riches étoffes pressées briller l'éclair du vêtement de Rantzau.

Je me souvins alors des deux recommanda-

tions contraires : —s'éloigner du roi, —rester avec le roi.

Je m'étais éloigné de Sa Majesté, et maintenant il fallait rester avec elle, ou plutôt, interprétant en toute liberté le sens du second conseil, je me dis que s'il était de bonne guerre de rester avec le roi, c'était parce que les ennemis de Struensée ayant appris, par espionnage ou trahison, comment ce ministre devait se trouver à quelque rendez-vous compromettant pour lui, la compagnie constante du roi devait servir à prouver la présence continuelle du ministre au bal. Or, cette présence ne pouvait-elle pas se prouver autrement qu'en se tenant auprès de Sa Majesté ? Sans doute c'était la reine Marie-Julie, c'était Rantzau qui

espéraient voir partir celui que je représentais.

— Eh bien ! je ferai rentrer cette espérance au cœur de ceux qui l'ont conçue, me dis-je, et j'irai donner à Rantzau lui-même l'assurance que je ne quitterai pas l'assemblée.

En conséquence de ce parti pris, tout en côtoyant plusieurs des plus brillantes troupes de masques, j'arrivai près du grand-maréchal dont je pris familièrement le bras : la liberté du bal m'autorisant à ce sans-façon.

Sans chercher à faire entre lui et moi l'échange de propos insignifians dont au reste je savais peu le vocabulaire :

— Monsieur de Rantzau, lui dis-je, je viens vous trouver sans autre préambule : je crois qu'après ce qui se passe entre nous, il est bon que tout ce peuple-ci nous voie bien d'accord.

— Trop heureux de cette aimable avance ! me répondit-il ; en effet, il ne suffit pas de faire la paix, il faut la proclamer.

— Et c'en est un moyen que de nous montrer souvent ensemble... Si vous y consentez donc, nous nous chercherons de temps en temps jusqu'à la fin de cette soirée.

Le grand-maréchal fit un mouvement qu'il me fut facile d'interpréter. Il me regarda ; je vis alors ce que c'était que l'œil d'un vieux

politique : ainsi que je l'avais entendu dire, l'adroit courtisan prenait réellement ma mesure.

Cet examen ne dura pas une seconde, ce fut à peu près le temps que demande un amateur de peinture qui veut éclairer une toile sur laquelle il fait glisser rapidement la lueur d'un flambeau.

— Vous me faites bien de l'honneur, monsieur de Struensée, me dit-il, et vous allez m'attirer en même temps bien des envieux... mais parmi cette multitude, on peut se perdre de vue... Quant à moi, je ne sais si vous me retrouverez.

En se donnant le champ libre, le rusé politique savait bien qu'il me le laissait.

— Bah ! ripostai-je, avec un peu de bonne volonté on se retrouve quand on veut. J'aurai soin de vous chercher souvent au milieu de la foule, monsieur le maréchal, et moi-même je serai toujours présent à vos regards... Tenez, ajoutai-je en tirant divers papiers de ma poche, j'ai là plusieurs pétitions qui m'ont été adroitement glissées, car vous savez que l'on profite de tout au pays où nous sommes...

— Eh bien ?

— Eh bien !... je vais m'installer dans cette salle...

— La salle du conseil ?

— La salle du conseil (je l'apprenais)... Je serai là à lire, à méditer... Vous m'y trouverez quand vous voudrez.

— En vérité ?

Malgré son habitude de dissimulation, cette demande de Rantzau sortit de sa bouche à peu près comme on pousse un soupir de désappointement.

— En vérité, répétai-je affirmativement. Oh ! il me faut à peine un quart d'heure de bal à moi.

— Il paraît que monsieur le secrétaire d'état est aussi expéditif en plaisir qu'en affaires... Ainsi, on vous verra toujours là ?

— Toujours.

— Peut-être viendrai-je vous y rejoindre.

M. de Rantzan me salua profondément et partit.

Je ne perdis pas un des nombreux détours qu'il fit avant d'arriver près de la reine-mère, à laquelle il ne devait pas manquer d'aller communiquer l'incident inattendu que je venais de jeter au milieu de leur intrigue.

Il aborda enfin l'imposante princesse ; mais pour me donner le change, il fit son trajet bien long ; car, à la lettre, Marie-Julie étant à l'Occident de cette trompeuse terre, le grand-maréchal se trouva près d'elle en prenant d'abord par l'Orient.

Tranquille à présent, n'attendant plus les événemens, ne les croyant plus possibles quant à moi, ne trouvant même pas assez de place pour eux du moment actuel à l'heure où Struensée avait promis qu'il serait de retour, j'étais allé m'asseoir dans la salle du conseil.

Accoudé sur une vaste table, qu'un riche tapis à crépine d'or recouvrait jusqu'au plan-

cher, je lisais, ou du moins j'en faisais le semblant, réfléchissant au bien-trouvé de ma ruse, quand je vis Rantzau revenir vers moi.

— Ah! c'est trop tôt! me dis-je, surpris qu'il usât si vite des bénéfices d'un marché dont il avait paru si contrarié.

Je baissai la tête sur une pétition ouverte devant moi, paraissant fort préoccupé de ma besogne, et, grâce à elle, me réservant d'interrompre les propos qui ne m'iraient pas. Mais il était dit que tout ce que j'inventerais pour mon salut contribuerait à ma perte.

— N'est-ce pas que je mets bien vite à exécution ce que vous-même avez imaginé? dit le

grand-maréchal en m'abordant. C'est que, depuis que je vous ai quitté, ceux qui vous ont vu chercher la solitude ont interprété cela comme une bouderie qui venait à mon adresse.

— Il est facile de détromper les personnes qui ont une croyance si peu à la louange de l'un et de l'autre... Vous êtes habitué à vous placer à la table du conseil, monsieur de Rantzau, prenez-y place et permettez-moi d'y rester à côté de vous... Mais, pourtant, vous me pardonnerez d'examiner encore cette demande qui m'a été donnée au bal... C'est un vieux serviteur qui a rendu jadis des services à l'état.

— Et qui danse ? demanda le grand-maréchal.

— Qui danse par procuration sans doute.

Un petit temps se passa.

— Puisque monsieur de Struensée est si bien disposé à accueillir des demandes, oserai-je lui en adresser une à mon tour ?

— Vous, monsieur le maréchal ?

— Moi-même... et je suis heureux d'avoir quelque chose à obtenir de vous, car ce sera prouver aux incrédules, dont vous parliez tout à l'heure, qu'entre nous deux...

—Certes, si cela peut se faire, interrompis-

je assez troublé et sans attendre la protestation de Rantzau, — si le bien du Danemarck...

Je ne savais plus que dire : j'étais enferré. Mon ignorance en matière d'état me rendait redoutable toute discussion engagée sur ce sujet. Je me pris à regarder la pétition qui me servait de contenance et dont j'avais l'air de récapituler les motifs.

— Pendant que vous achevez de lire le papier qui vous occupe si fort, continua le maudit homme, permettez-moi de rédiger aussi mon humble requête.

— Je l'apostillerai, Rantzau, dit la reine-mère qui entrait.

— Et moi de même, si je suis en faveur, ajouta le roi, dont le bras se courbait pour recevoir celui de sa mère laquelle ne s'y appuya pas, et sembla, au contraire, vouloir redresser sa taille hors de ses proportions ordinaires.

Je me levai. M. de Rantzau, qui écrivait debout, cessa d'écrire. Marie-Julie s'était dégagée du bras de son fils et faisait retomber la draperie que Struensée avait relevée quand nous entrâmes ensemble la premièra fois.

Nous étions en conseil.

Le roi ôta son masque; Rantzau avait déjà dégrafé le sien. On sait que la reine-mère n'en portait pas.

— Ouf ! dit Christian ; j'avais besoin d'air !

Et moi donc ! moi, pauvre Mesmer ! qu'on juge de ma situation.

— Si le roi le permet, je vous patronerai, Rantzau, dit la reine-mère, bien que vous ayez toujours su vous appuyer vous-même ; mais puisqu'il s'agit de demander quelque chose à M. de Struensée, je ne suis pas fachée que ce soit à nous deux qu'il l'accorde.

— Madame...

Je me courbai. J'aurais voulu rentrer sous terre. La parole de cette femme était sèche et stridente ; elle n'arrivait pas à vous comme

toute voix arrive ; elle vous frappait en quelque sorte et chaque syllabe ainsi prononcée vous donnait une secousse.

— Expliquez-vous, ma mère, dit le roi.

— J'attends que monsieur le secrétaire d'état veuille bien se montrer comme nous à visage découvert. Nous ne sommes plus au bal ici, et nous allons traiter ensemble une affaire sérieuse.

Hélas! trop sérieuse, peut-être! Je balbutiai :

— Que ne puis-je souscrire aux désirs de Votre Majesté, madame ! mais, malgré le pro-

fond respect que je dois au roi et à vous-même...

Puis je regardai le monarque d'un regard suppliant.

— Cela est vrai, ma mère, dit Christian, en me faisant un signe rassurant et plein de bonté, cela est vrai... Quoique la chose puisse paraître étrange, Struensée ne peut ôter son masque de près d'une heure encore.

J'obtenais un moment de répit ; mais rien n'annonçait que mon supplice fût près de finir.

Aux paroles du roi, Marie-Julie et le grand-

maréchal échangèrent un rapide coup d'œil, puis me regardèrent. J'essayai d'appeler au dedans de moi-même un peu de ce courage que trouvent les condamnés qui montent les marches de l'échafaud.

— Cela est étrange, en effet, dit la reine-mère qui avait semblé se consulter un instant. Monsieur de Struensée tient à nous prouver qu'il n'est pas un homme d'état ordinaire... Jamais la majesté des rois de Danemarck, poursuivit-elle avec amertume et hauteur, ne s'est aussi singulièrement trouvée à l'épreuve.

— Quoi! reprit Rantzau, tournant aussitôt sur un point comique les idées trop solen-

nelles de Marie-Julie ; quoi ! si à ce moment messieurs les secrétaires d'état venaient, s'il s'agissait de délibérer, le conseil des ministres serait-il présidé en masque et en habit de caractère ?

— On m'enlèverait d'ici par force, répliquai-je à M. de Rantzau, me trouvant plus à mon aise de répondre au grand-maréchal qu'à l'imposante douairière, on me transporterait dans le temple où les chrétiens prient, on me jetterait sur la pierre qui couvre le cercueil de mon père, que devant la majesté de Dieu, devant la majesté de la tombe, comme en présence de cette majesté royale dont vous parlez, madame, et devant laquelle je ploie

le genou et me prosterne, je resterais comme je suis !

— Et Dieu et son père, s'écria le généreux Christian qui venait à moi pour me relever, Dieu et son père non seulement lui pardonneraient comme moi, mais le béniraient pour sa force à observer une parole jurée.

Ce mouvement du roi décida Marie-Julie ; sans trop comprendre, elle passa outre.

— Parlons donc sans plus de cérémonie, dit-elle ; notre condescendance nous est un garant que le ministre sera facile... Rantzau et moi, monsieur, reprit-elle en pesant sur

chaque parole, venons vous demander de faire sortir de la prison d'état le major Muller.

L'attaque était à bout portant. Le major Muller ! celui que Struensée avait fait enlever ! l'espion qu'on avait mis sur ses pas ; mon rude malade, à moi ! l'homme qui avait sans doute des preuves des amours du ministre et de la jeune reine !... En vérité, cette Marie-Julie ne parlait que par coups de foudre !

Il faut bien vite donner ici une explication dont j'eus plus tard tous les détails et sur laquelle je n'aurai plus à revenir.

Le dépit de la reine douairière et de Rantzau fut à son comble quand ce dernier

rapporta, d'après moi, — qu'il croyait Struensée, — que je ne sortirais pas du bal. Ils avaient compté sur une disparition qui les arrangeait. En restant, je ne me livrais pas ; je prouvais, en restant, que j'avais deviné le secret de mes ennemis et n'étais pas dupe de la fausse bonne foi de leurs avances. Je rendais ainsi inutiles tous les préparatifs qu'ils avaient faits pour ma perte ; ainsi mon pouvoir grandissait auprès du roi ; j'étais leur maître, hors un seul point : ils ne tenaient plus assez en leurs mains pour me perdre, mais ils tenaient assez encore pour m'obliger à être facile sur mes conditions d'avenir. Dès long-temps ils avaient en réserve plus d'un moyen de me nuire, et en ce moment où quelque chose

leur échappait, c'était beaucoup que d'avoir à m'embarrasser avec Muller.

On ne savait pourtant encore autre chose que le fait de la détention arbitraire de cet homme, mais, en supposant le reste, on se disait que c'était plus qu'il n'en fallait pour enchaîner ma haine, pour demander le partage de la puissance et peut-être pour me faire la loi.

Je viens de parler toujours dans la supposition que je suis Struensée : or, qu'on juge s'il fut heureux pour moi, Mesmer, de me trouver au fait du nom et de l'histoire de ce mauvais sujet dont on demandait la délivrance ; du

moins je pouvais trouver quelque chose à dire sur ce prisonnier.

— La reine connaît-elle le major Muller, dis-je, et sait-elle de quoi il est capable?

— Rantzau en répond, il me suffit ; mais n'eût-il pas cette recommandation, Muller a été enlevé secrètement…

— En plein jour, madame ! ripostai-je, avec les gardes du roi.

— En plein jour, soit, dit Rantzau ; mais il a été mis depuis dans le plus profond de vos cachots. S'il est coupable, qu'on le juge ; s'il est innocent, que faut-il dire à un ministre

qui se fait nommer le populaire et qui ose si audacieusement faire enfermer un fidèle sujet de Sa Majesté, un des meilleurs officiers de son armée?

—J'ai cru que monsieur le grand-maréchal était venu chercher la paix ici et non point porter une condamnation contre celui à qui il l'avait demandée!

— Faites sortir Muller de prison, c'est là le premier point de notre accord. Croyez-vous cet officier coupable? Faites-le comparaître devant des juges, ou, si vous l'aimez mieux, devant le roi. Je demande que vous l'accusiez, monsieur! Je crois que c'est être loyal et que je ne fournis

pas là une mauvaise note pour me présenter à votre alliance.

Si j'avais été réellement Struensée, je suis sûr que Rantzau ne se serait pas expliqué ainsi. Parler franc, aborder les questions n'étaient ni dans son caractère ni dans ses habitudes, et il donnait là un démenti formel à l'éducation qu'il s'était donnée.

Pourtant il ne savait pas encore que ce n'était point au ministre qu'il parlait ; mais quelque chose en lui le lui disait ; le flaire fin et délié du courtisan était sur moi.

Cependant, de mon côté, malgré le danger qui me menaçait, devinant quelle part égoïste

la douairière et le maréchal voulaient tirer d'une circonstance que quelque trahison avait dû leur faire connaître, l'humeur aiguisée d'ailleurs par la vivacité des répliques, je me sentais en aussi grande colère que si j'eusse été libre de m'y livrer, et ce fut sans ménagement que je répondis :

— Muller devant le roi!... l'osez-vous proposer?... On envoie les Muller, les espions comme lui, lâchement soudoyés, lâchement assassins, au bagne ou sur l'échafaud!

— Pourquoi tardez-vous tant alors?... Pourquoi cet officier est-il retenu au secret le plus rigoureux?

Je crus avoir trouvé à riposter par une feinte.

— Et puisque cet homme est tenu au secret si rigoureusement, comment monsieur de Rantzau est-il si bien instruit ?

— Ceci... plus tard je pourrai le dire.

— Comme je dirai plus tard, et au roi seul, pourquoi Muller est une de ces fatales exceptions, un de ces hommes...

— Qu'on punit sans les entendre ?

— Cela ne doit pas être, Struensée ! dit vivement le jeune roi, sinon en colère du moins

animé par la discussion ; écrivez à l'instant un ordre afin que cet officier soit envoyé devant ma justice.

J'étais destiné à périr dans cette lutte. Ecrire, moi ! si je mettais la main à la plume tout était découvert.

— Je demande au roi de remettre à demain, dis-je ; un jour comme celui-ci n'est pas destiné à de pareils débats. Un tel moment ne saurait être favorable...

— Il est toujours le moment d'invoquer la justice ou de la rendre. Je demande à Votre Majesté de faire écrire à l'instant par son ministre l'ordre de mettre Muller en jugement.

Cette fois, ç'avait été Marie-Julie qui avait pris la parole. Depuis un instant elle n'avait rien dit ! Elle avait écouté avec une attention dont je me suis rendu compte depuis, attention que l'on aurait pu comparer à celle d'un musicien qui, fort attentif au milieu d'un bruit d'orchestre, chercherait l'instrument à qui viennent d'échapper plusieurs fausses notes.

— Ceci ne doit pas se refuser! s'écria le roi, cette fois impérieusement.

Il avançait le papier sur lequel il voulait me faire écrire.

Rantzau avait trempé la plume dans l'encre. D'un geste, je refusai de la prendre.

— Pourquoi hésiter ? disait le grand-maréchal, dont les lèvres se contractèrent par je ne sais quel instinct d'ironie.

— Oh ! c'est inconcevable reprit le roi, qui frappa du pied.

— J'hésite, monsieur, dis-je en parlant à Rantzau, parce que, à l'instant où vous m'interpellez si vivement, je vois la reine-mère tirer un poignard de sa ceinture, et qu'il me semble inconcevable, continuai-je m'adressant au roi, qu'une alliance qui a commencé par le don d'une bague finisse par un coup de poignard.

— Le poignard ne frappe pas toujours ! s'écria la reine.

Toutefois, malgré cette parole, le fer brilla aussitôt au dessus de ma tête... Je crus que j'en allais être percé : dirai-je que je le désirais ?... la lame descendit sur moi.

— Le poignard dénoue aussi, poursuivit-elle.

Marie-Julie venait de couper le lien qui retenait mon masque : je le vis tomber à mes pieds. A l'instant, je le ramassai ; mais Rantzau me saisit fortement le poignet et me forçant à tourner le visage aux lumières :

— Ce n'est pas Struensée ! poussa-t-il sa parole dans un cri de joie et de surprise.

Le jeune roi ouvrit de grands yeux, me regarda, et resta cloué sur place, immobile et les traits contractés.

— Struensée!. . Struensée n'est plus ici, cria Marie-Julie aux oreilles de son fils comme pour le réveiller.

Celui-ci fixa long-temps ses regards sur sa mère et la parole sortit enfin.

— Struensée... où donc est-il ?

— Demandez aussi où est Mathilde? continua avec force la douairière vindicative.

Christian chancela. On eût dit qu'il venait

d'être frappé, mais ce ne fut qu'une secousse: car presque aussitôt, comme quelqu'un qui se relève sur sa blessure et retrouve dans sa volonté les forces qui manquent à ses membres, d'un bond hardi et vigoureux il sauta jusqu'à la portière, dont il croisa vivement les deux riches pentes l'une sur l'autre. Il semblait vouloir empêcher les paroles qui allaient être dites d'aller plus loin; puis, se retournant et avec une énergie dont je ne l'aurais pas cru capable, il regarda sa mère et Rantzau :

— Je suis roi!... je suis roi pour tout le monde ici, entendez-vous!... malheur à qui me déshonore!... mais malheur aussi, malheur à qui fait connaître que le roi de Danemarck est déshonoré!

Et, à l'instant, dans une seconde d'intervalle, s'avançant vers une autre porte qui donnait dans une des salles d'attente où se tenaient les gardes de service, il appela un officier, et me désignant :

— Cet homme... emparez-vous de lui!... J'ai à entendre ma mère... gardez cet homme, auquel il faut aussi que je parle!.. Sur votre tête, qu'il ne communique avec personne!... S'il dit un mot à qui que ce soit au monde, vous êtes perdu, monsieur!.. De Rantzau, allez au bal!... Rien ne s'est passé, rien ne se passe ici; c'est ma volonté que vous le disiez, c'est ma volonté qu'on le croie : comprenez-le bien!... Animez la fête... Le roi repose un

instant: dites-leur cela... Si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

Cependant j'avais courbé la tête, et le front couvert du large pan de ma dalmatique, j'étais encore plus pénétré de douleur que de honte.

Jamais nulle plainte ne m'avait plus fortement ébranlé que celle de ce jeune Christian! Plus d'une fois, dans ma pratique, il m'est arrivé de porter le scalpel et la scie sur des chairs robustes qu'il fallait diviser ou rompre, jamais nul accent ne me fit tressaillir comme le cri de l'époux outragé, à cette parole d'angoisse : — Où est Mathilde?

L'officier marchait devant moi; plusieurs gardes du roi me suivaient ou se tenaient à mes côtés, m'entraînant, sans trop me ménager, quoiqu'ils dussent croire que j'étais le ministre, mais j'étais le ministre en disgrâce, et il semble toujours aux hommes, même aux plus subalternes, qu'au moment où tombe ce qui a été puissant, ils ont à lui demander une revanche ou une indemnité pour cause de dépossession.

Je me laissai donc pousser sans prononcer une parole : l'aurais-je pu? Mille pensées surgissaient à la fois dans ma tête; elles s'élevaient au dedans de moi et semblaient aussi venir du dehors, et, terribles et menaçantes, bruire et frapper à mes oreilles.

J'avais peur, non pas de la mort, en ce moment la lucidité terrible de ce mot ne m'était pas présente. Semblable à un homme dont le vêtement s'est pris dans l'engrenage d'une mécanique effrayante, je sentais venir comme une sorte d'écrasement, et je comprenais que je ne pouvais pas l'éviter.

Toutefois, quelques mots de prière fervente firent une éclaircie au milieu du terrible choc d'idées qui allait me rendre fou. Je me sentis jeter dans une chambre; les deux battans d'une porte épaisse se fermèrent; les gardes avaient disparu, mais le piétinement et le tumulte qui se fait à une porte contre laquelle on s'est précipité à plusieurs et que chacun veut clore continuait à s'entendre. On m'avait

mis dans une spacieuse salle, éclairée et ornée comme tout le palais ce jour-là.

En écartant les rideaux d'une croisée, je m'aperçus que cette pièce donnait sur la cour d'honneur. A cette vue, une pensée de salut me vint ; mais la cour d'honneur était pleine de monde, et de cette fenêtre au sol il y avait quarante pieds à descendre ! Mourir pour mourir, peut-être y a-t-il quelques chances à ne pas prendre un tel chemin. Attendons !

Je n'attendis pas, pourtant. Aux grands dangers les subites inspirations. Celle qui me vient est audacieuse ; en d'autres circonstances elle semblerait folle, nul homme sensé n'y voudrait avoir recours.

— Soyons plus fort que la destinée ! m'écriai-je sur le coup de ma trouvaille. Si un autre avenir m'attend, aidons-le. Ma dignité n'a que faire en ce moment, employons la ruse, et que Dieu bénisse le moyen de comédie d'intrigue si ce moyen me sauve un dénouement tragique.

Ceci dit, je frappai trois ou quatre coups secs et impatiens contre la porte qu'on n'avait pas encore achevé de fermer sur moi. On écouta. Rapidement je retournai mon habit, comme on me l'a déjà vu faire ; plus alerte encore, je changeai la saillie de mon masque, jamais Ifland ne fut plus vif dans ses métamorphoses, jamais Préville, jamais Garrick ne changèrent plus subitement d'aspect. Je

frappai de nouveau avec plus d'impatience que la première fois et en maître. Je parlai par la serrure.

— Eh bien ! eh bien ! est-ce une plaisanterie ? Ouvrez ! ouvrez donc !

La porte s'écarta de quelques pouces, avec la précaution qu'on prend quand on entr'ouvre la porte d'une cage où l'on veut introduire quelque objet sans laisser d'espace pour que l'oiseau tenté de s'échapper déploie ses ailes ou même puisse glisser son corps. Aussitôt ma tête se montra par l'étroite ouverture.

L'officier voyant un costume sombre au lieu d'un costume brillant, la croix rouge de

Malte sur ma poitrine au lieu des élégantes broderies d'un lampas à paillettes et le visage rêveur que je présentais au lieu du visage riant qu'on connaissait au masque de Struensée, s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! quelqu'un était dans cet appartement !... je suis perdu !

— Qu'est-ce à dire, monsieur ! fis-je avec une colère qu'on dut croire véritable. Ceci est une espièglerie de page et non point une action d'officier du roi ? Qui donc enfermez-vous là ? et qu'ai-je besoin de la compagnie d'un homme qui se lamente ?

— Chut ! monsieur, au nom du ciel ?... Lui avez-vous parlé ?

— C'est à vous à qui je veux parler... toutes les salles du palais sont libres, je crois !...

— Chut ! vous dit-on ; oui, toutes, excepté celle-ci pour le moment... Sortez, sortez !... monsieur !

— Il ne me plaît pas maintenant !... je veux qu'on sache...

— Oh ! vous sortirez !

Et l'officier me tira à lui sans ouvrir davantage la porte et de façon à me meurtrir les chairs ; puis il referma avec promptitude, rappelant à lui le battant et se tenant les pieds contre la porte, la main au bouton, penché en

arrière et le corps formant un angle dont je ne m'avisai pas de calculer les degrés. Il respirait à peine. Je voyais que la menace du roi lui était présente et qu'il se félicitait de ne m'avoir pas laissé le temps d'un tête-à-tête avec le prisonnier.

— Par grâce! allez-vous-en, me dit-il.

— Allez-vous-en ! allez-vous-en! me répétèrent les gardes en m'accompagnant quelques pas.

— Soyez discret! reprit l'officier, qui ne quittait pas le bouton de la porte et dont le dernier mot fut un « chut! » renouvelé.

XVI

L'EMPRUNT A DIEU.

Je marchais, je fuyais, j'avais des ailes.

Pour gagner les galeries et de là l'escalier qui conduisait à la cour d'honneur, je fus

obligé de traverser le bal; je vis Rantzau, je fis un plongeon dans les masses.

Il était difficile de tracer sa route au milieu de la multitude. Obtenir passage n'était pas petite affaire; aussi, dans ce but, jamais je n'ai dit de plus jolis mots à l'oreille des femmes; et pourtant quel effroi! mais les femmes préoccupées se rangeaient sans m'écouter, m'accordant seulement un sourire de confiance. L'assemblée était instruite en partie de ce qui venait de se passer; jamais elle n'avait paru si joyeuse, jamais l'orchestre n'avait été plus bruyant, jamais les danseurs n'avaient été si animés, les danseuses plus légères... Ah! c'est qu'on riait par ordre! c'est qu'on dansait de par le roi!

J'étais arrivé à la cour d'honneur; quelques masques, amis de Struensée sans doute ou qui avaient suivi sa fortune, appelaient leurs domestiques et cherchaient leurs carrosses. Je feignis d'être aussi fort préoccupé de cette besogne. Toutefois j'avançais, et, grâce à ce stratagème, marchant toujours, je passai la grille.

Enfin j'étais dans le parc! à l'air libre! maître de moi! échappé à la vengeance du monarque!

Mais où courir?... Je délibérai, et toutefois j'arpentais du terrain. Où courir?... et toutefois j'allais devant moi et, par habitude ou autrement, il se trouvait que j'avançais

vers ma maison ou plutôt vers le pavillon de Struensée. Le malheureux ! c'est là qu'il sera. Si je pouvais le prévenir à temps! si je pouvais sauver lui et la reine!

Après cette pensée, il n'y avait plus à se demander où il fallait se diriger. Dieu m'avait sauvé ; nulle prière d'action de grâce ne valait de sauver quelqu'un à mon tour.

Mais je devais me hâter ; car à peine avais-je passé la grille du château qu'un grand bruit s'était fait entendre. Des voitures avaient tourné le parc ; elles étaient à présent sur mes pas ; je les entendais me suivre. Je ne voulais pas retourner la tête ; c'était perdre l'avance que j'avais.

La neige, durcie, moulue par les roues, craquait à la surface, et le sol où je marchais s'ébranlait sous mes pas. — Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! disais-je en moi-même; et, sans pouvoir joindre d'autres paroles à ce cri d'invocation, je brûlais l'espace.

Le corridor où l'on m'a vu la veille, où deux fois on m'a accompagné avec Wisby, se présenta. Je m'y glissai; bientôt j'aperçus la petite cour... Qui donc a ouvert la porte de mon jardin? Le bruit de voiture a cessé dans la rue; c'est à présent le corridor que je viens d'arpenter à si grandes enjambées qui retentit sous les pas de plusieurs personnes. Est-ce moi que l'on suit?... Une vive lueur de torches projetée en avant m'éclaire et me pour-

chasse. Je suis bientôt dans mon jardin..... Mais voici du nouveau ! la porte officielle du pavillon de Struensée, celle que j'ai toujours vue close, est entrebâillée. Une forme humaine paraît accoudée à la muraille comme gardant cette entrée, et, bien certainement, écoutant le bruit qui, derrière moi, devient de plus en plus distinct.

— Est-ce vous ? me dit une voix de femme.

— C'est moi, répondis-je sans hésiter.

— Le roi vient donc ?

— Le roi !... il me suit.

A tout hasard je répondais dans le mouvement des interrogations qui m'étaient faites. Après mes réponses brèves, je vis la femme reculer dans l'intérieur du pavillon ; je la suivis. Nous étions dans un corridor circulaire ; une forte odeur de fumée vint jusqu'à moi ; la femme se baissa, puis, s'étant relevée, elle chercha en tâtonnant où étaient mes mains, y poussa vivement plutôt qu'elle n'y mit un volumineux paquet.

— Les lettres de la reine viennent d'être brûlées, me dit-elle d'une voix pressée et tout émue, je n'ai pu soustraire que celles de Struensée ; mais les deux amans vont s'en apercevoir. Prenez ! prenez ! et laissez-moi fuir... je n'aurai jamais la force de supporter

leur indignation... Ah! ce que je fais est infâme!

Alors, et comme si quelque remords lui fût venu, la femme qui trahissait si lâchement ses amis voulut ressaisir les papiers, mais déjà je les tenais, mais le bruit approchait; je reculai vivement, je risquais tout si elle était détrompée; je l'entendis pousser un cri de folle et se sauver.

Pour moi, je me jetai sur la droite et je sentis que je tournais.

En marchant, en tâtonnant à droite et à gauche, je reconnus que le pavillon de Struen-

sée avait deux murailles qui formaient le corridor où je me trouvais.

Le plan de ce bâtiment était bien simple : c'était comme une boîte circulaire dans laquelle on en fait entrer une de plus petite dimension. L'intervalle vide servait à circuler, décrivant à peu près les trois quarts d'un cercle qu'interrompaient d'un côté une cloison et de l'autre une sorte de réduit où je me trouvais sans trop savoir alors où j'étais.

Cependant ceux que j'avais entendu venir pénétraient dans le jardin ; je ne sais si la misérable fille de Wisby, — car on a pu deviner que c'était elle qui m'avait livré la correspondance du ministre, — je ne sais, dis-je, si elle

leur indiqua le chemin, mais tout-à-coup une boiserie se brisa. Instinctivement, je penchai la tête dans cette direction. La violente secousse qui venait d'être donnée avait ébranlé la charpente, et, soit qu'elle eût produit un écartement dans les planches, ou soit qu'un accident les eût déjà disjointes, mon œil se porta sur une fissure assez élargie pour que le lieu de l'étonnante scène qui allait se passer me fût présent.

Je vis l'intérieur de la rotonde que, une heure avant, j'avais rapidement traversée avant de m'habiller pour le bal. En ce moment, des nuages de fumée montaient cherchant leur issue. Une seule lampe à flamme vive brûlait suspendue au dessus d'une table

où se voyait une urne d'airain; mais cette seule lumière, répétée par les glaces, réfractée sur la couche d'azur où scintillaient des étoiles de métal poli, jetait par milliers des lueurs qui étonnaient les yeux et se multipliaient à l'infini au moyen de cet artifice d'optique.

La boiserie, en se brisant, avait laissé pénétrer l'air extérieur, et des fragmens de papier brûlé, dont quelques uns se diapraient encore de leurs vives étincelles, s'envolèrent, se heurtant au plus profond de la voûte ou contre les parois de la rotonde, semblables à des noirs esprits ou à de fantastiques follets qui cherchent leur route et fuient aux paroles de quelque anathème sacramentel.

Au milieu de cette étrange décoration, Struensée se tenait debout ; ses cheveux se hérissaient. et toutefois son attitude était fière. Un homme qui va mettre le feu à un caisson de poudre n'a ni plus d'héroïsme ni plus de terreur. Son attention était partagée, mais ses yeux paraissaient fixés invariablement sur un point unique, non pas, comme on pourrait le croire, sur la partie brisée par laquelle on entendait se précipiter ceux qui venaient le surprendre, mais sur un pan de lambris qui s'était un instant déplacé et près duquel j'avais vu flotter et disparaître les plis d'une robe de femme.

Là, sans doute. était le cabinet ou j'étais

venu avec le libraire ; là, je n'en doutais pas, Struensée venait de faire réfugier la reine.

Mon œil avait à peine saisi cet ensemble étrange, qu'à l'endroit où s'était ouverte la cloison qu'on venait de briser je vis apparaître plusieurs hommes tenant dans leurs mains des torches allumées. Ce fut un grand tumulte de pas, de voix, de fronts irrités, de regards menaçans et de lueurs éclatantes : mais les torches n'eurent pas plus tôt dépassé la ligne circulaire qui décrivait le plan de la rotonde que l'éclat de ces lumières, en se portant sur chaque miroir, où tout-à-coup elles se trouvèrent reproduites, y fit jaillir comme un éclair immense, comme la subite

éruption d'un cratère : tout se multiplia, les ombres et les corps et les traits lumineux.

Dix hommes tout au plus étaient là avec quelques flambeaux, ce fut comme une étrange explosion de feux, de gestes et de visages ; ce fut comme une armée de fantômes s'agitant dans une fournaise.

Effrayée, la troupe entière recula.

Un seul homme resta, qui, dégagé de la masse, parut debout, un pied en avant, le front plein de menace, cherchant son ennemi : c'était le roi.

Christian et Struensée étaient face à face.

Un temps se passa pendant lequel ces deux hommes semblaient s'examiner.

— Laissez-moi, messieurs, dit le roi à ceux qui l'avaient accompagné, laissez-moi avec monsieur le secrétaire d'état.

On hésita ; un regard du monarque, dans lequel se lisait un commandement suprême auquel il n'avait accoutumé personne, fit aller à reculons jusqu'à la petite cour dont j'ai parlé ceux qui n'y étaient pas déjà par la panique qui venait de les saisir.

Struensée ne bougeait pas ; son attitude n'avait pas changé. Sans bravade et sans peur, du moins apparente, il attendait.

— Que cette porte soit fermée ! dit Christian en parlant à son ministre avec une autorité de parole à laquelle on ne pouvait qu'obéir.

Il désignait l'entrée où j'avais trouvé la fille de Wisby.

Struensée fit un seul mouvement, appuya sa main contre la table. La porte roula d'elle-même sur ses gonds.

— Nous sommes seuls ? interrogea le roi.

— Nous sommes seuls, sire.

— Et maintenant, avez-vous un moyen de

faire sortir la reine sans qu'aucun de ceux qui m'accompagnent puisse la voir ?

— Je l'aurais ce moyen, Votre Majesté, si quelqu'un était ici avec moi... C'est outrager la reine et c'est un crime de penser...

— Ne parlons ni d'outrage ni de crime, monsieur ! Mais si vous vous souvenez encore du respect dont on doit entourer la personne d'un roi, faites sortir Mathilde sans que personne puisse la voir... A cette condition, je vous promets, non pas l'oubli, mon Dieu ! mais le pardon.

— La reine n'est pas ici, répondit brièvement Struensée.

— A partir du panneau qui vient d'être brisé, riposta le roi, comptez cinq boiseries et ouvrez : la reine est là.

— On a cru me trahir : on a trompé Votre Majesté. Je suis seul.

Sans répondre, Christian s'avança vers l'endroit où j'ai dit que devait se trouver la reine. Struensée alla vivement à lui et le retint par le bras sans trop de respect.

— Prenez garde, monsieur ! prenez garde ! vous touchez au bras qui tient la hache !

— Prenez garde à votre tour, sire ! car ce bras qui s'est emparé du vôtre domine et com-

mande... En face de Struensée, un roi n'est qu'un homme.

— En face de Struensée, un homme est sous le regard d'un démon... Mathilde! Madame, sortez, sortez! dit le roi exaspéré, en frappant de la main qu'il avait de libre sur un panneau qui sonna le creux.

Il me sembla entendre un sanglot.

— Vous étiez seul! s'écria le roi, s'échappant des mains de Struensée, par un violent effort. — Ah! vous étiez seul!

— Je suis seul... Illusion d'un cerveau malade!

— Illusion ! riposta Christian, dont le genou, fortement poussé en avant, fit fléchir le panneau où il avait frappé.

Une plainte s'échappa.

Les mains du roi s'enfoncèrent entre les deux planches dont son genou avait trouvé le joint. Ses ongles s'étaient profondément engagés et cherchaient à diviser les ais qui criaient. C'était miracle et pitié de voir quelle passion et quelle souffrance donnaient une si grande énergie d'âme et de corps à un être si frêle.

— Christian ! dit Struensée en faisant sonner sa voix de cette espèce de vibration dont

j'avais été si grandement impressionné la nuit où le ministre m'apporta Muller blessé :

— Christian! répéta-t-il tout aussitôt avec le même sentiment d'autorité, mais où se trouvait toutefois l'accent d'un maître qui veut faire obéir un disciple qu'il aime.

Un genou en terre, un autre appuyé contre la boiserie, les deux mains engagées, cherchant à déchirer le bois, le roi sembla éprouver une véritable secousse électrique.

Au premier appel de Struensée, il se manifesta dans toute la personne du roi un mouvement de révolte ; au second appel, il tourna lentement la tête vers le docteur, mal-

gré lui-même, son regard se fixa sur un regard qui l'attendait.

Alors le magnétiseur, qui s'était doucement courbé, se redressa, et le roi suivit ce mouvement, se levant en même temps que Struensée se levait, mais toujours à distance. Quoique le ministre ne le touchât pas, on eût pu penser que des liens invisibles attiraient à lui le jeune homme : l'aiguille d'acier suit ainsi la pierre d'aimant.

Bientôt Struensée se trouva debout de toute la hauteur de sa taille, bientôt le ministre et le roi furent de nouveau face à face, regard à regard. Struensée alors tenait ses deux bras en avant. Ses mains ouvertes touchèrent le

roi au sommet de la tête et s'écartèrent ensuite.

Je ne sais si les dispositions dans lesquelles je me trouvais occasionnèrent mon illusion, ou si ce fut quelque effet vraiment éprouvé, mais je crus sentir autour de moi l'air ébranlé comme lorsque le souffle dont parle l'Ecriture passe sur la chair de ceux à qui l'esprit des autres mondes va se communiquer. Struensée me sembla majestueux comme un pontife, grand comme un prophète, puissant comme un Dieu. Rejetés en arrière, ses cheveux, qui tout à l'heure se hérissaient, me parurent se soulever en ondoyant comme si l'haleine de quelque furieuse tempête enlevait le voile qui cache le front d'un génie dominateur.

— Je n'obéirai pas ! s'écria Christian ; c'est

infâme !... c'est me tuer ! non, je n'obéirai pas !... je vous braverai cette fois, entendez-vous !... Dieu permettra que je vous brave !

Puis une violente résolution se fit au dedans de lui-même qui fut rendue sensible aussitôt, tant la communication de l'âme au corps était devenue apparente et prompte à ce moment.

Je viens de dire qu'il eût semblé que d'invisibles liens attiraient le roi vers le ministre ; au puissant effort dont je parle, il eût semblé aussi que, brisés tout-à-coup, ces liens laissaient sans équilibre celui qui s'en dégageait si subitement : le roi faillit tomber ; il porta son bras en arrière sans que son regard déviât de la ligne irrévocable où il se rencontrait avec le regard du magnétiseur.

— Dormez, sire ! répéta de nouveau ce dernier en suivant pas à pas sa victime.

— Non, non !... ce ne sera pas ! je fuirai... je ne veux plus ! je ne veux plus ! que le jour soit maudit où je me suis livré à vous ! C'est un crime que vous commettez là, Struensée ! c'est usurper la couronne de Danemarck !... Dieu le permettra-t-il donc ?... serais-je déshonoré et esclave ?... roi, trouverai-je dans ma maison le roi du roi ? époux trahi...

A ces dernières paroles, et sans doute pour rompre dans l'esprit de Christian la pensée quelles laissaient deviner, Struensée souleva le couvercle de l'urne dont j'ai parlé, et lança sur la lumière de la lampe une poussière co-

lorée qui s'enflamma et répandit un parfum suave et pénétrant :

— Encore ! dit le roi désespéré ; encore !

Puis, il se tournait vers Struensée avec le regard d'un homme qu'on enivre. Celui-ci pressa du pied une des feuilles du parquet. Des sons lointains, ou, je dirai mieux, qui me semblèrent étouffés sous de triples voiles, se firent entendre.

Le roi cherchait toujours à se défendre contre le charme qui opérait toujours plus puissamment ; il tremblait dans tous ses membres ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux ; il balbutiait des paroles, essayait des

syllabes, laissait échapper des sons sans suite. Hatelant, respirant à peine, ainsi qu'un homme qui accomplit une pénible course, enfin, il parut chercher et prendre au plus profond de son cœur un nom qu'il jeta avec angoisse :

— Mathilde ! Mathilde !... à mon secours !..

Une porte s'ouvrit, une femme s'élança, les yeux en pleurs aussi, pâle d'une pâleur livide, la poitrine brisée par les sanglots. Elle se traînait à genoux devant Struensée et demandait grâce pour le roi ; puis, prosternée dans la poussière, elle embrassait les pieds du roi et implorait un pardon pour elle.

— Imprudente ! laissa échapper le ministre.

— Vous étiez seul, assuriez-vous! dit le pauvre jeune roi à Struensée; et l'on sentait dans sa voix étouffée la torture du Christ au Calvaire.

Cependant les parfums qui d'abord s'étaient divisés en légers flocons, puis balancés à l'air comme des miniatures de trombes odorantes, s'étendaient peu à peu en nappes grises et bleuâtres; la mélodie, qui, au premier moment, n'était partie que d'un seul point, sembla monter de toutes parts des fondemens à la voûte et former un couronnement harmonieux à tout l'édifice.

C'était un chant à détacher de la terre! Moi-même je n'étais plus maître de moi: c'était un

chant de Glizzi, Glizzi l'Italien, maintenant oublié, le seul parmi les modernes qui ait su faire chanter la Bible, le poète de la joie des anges et de la plainte des hommes, l'unique compositeur qui ait su faire joindre les mains et ployer les genoux, quand il jette à l'âme la chasteté de ses mélodies.

L'hymne de Glizzi remplissait l'espace où nous étions. Tout vibrait, le sol, les murailles et les cœurs!

Toutefois, la crise du monarque n'avait pas cessé : la voix et la présence de Mathilde avaient comme renouvelé en lui la force de résister. Près de finir, le duel inégal avait recommencé.

Tout-à-coup le front de Struensée ruissela de sueur; son œil se fixa plus obstinément, sa prunelle scintilla comme une flamme, la puissance du vouloir me sembla se manifester en lui et déborder hors de lui en quelque sorte.

Ce fut un moment terrible!

Rien plus ne se disait : Struensée commandait; le roi luttait toujours; Mathilde, les cheveux épars, le visage vers le roi, priait Dieu. J'étais, moi, dans une sorte d'attention qui tenait du vertige.

Oh! l'étrange et saisissant spectacle! le souffle des trois acteurs de cette scène inouïe poussait les nuages de parfums qui, obéis-

sant comme un duvet de vapeurs, se sillonnaient ou se déplaçaient en larges trouées au milieu desquelles le ciel artificiel de la voûte paraissait mobile et les étoiles d'acier semblaient s'agiter.

Le roi voyait cela et se raidissait contre l'assaut répété de tant de fascinations (1); ses mains désespérées battaient l'air comme s'il eût été envahi par les eaux d'un torrent sur lequel il eût voulu surnager; son geste ressemblait à celui d'un malheureux qui sent venir la folie et veut la combattre : il portait ses doigts crochés sur son front, avec l'action d'un homme qui cherche à se débarrasser d'un bandeau qui l'étreint; quelquefois son regard semblait vouloir se réfugier pour ainsi dire

sous ses paupières; mais le geste immuable du magnétiseur lui commandait une attention sans relâche.

Vainement il se détournait, chaque glace reflétait sur la tête du roi le signe solennel, et sur quelque point qu'il se dirigeât pour se sauver, chaque glace était comme un écho pour sa vue. Partout il voyait se lever sur lui la main puissante.

Etourdi, frappé, pour ainsi dire, comme un oiseau qui essaie son vol de tous côtés et qui se meurtrit partout aux barreaux de sa cage, il revenait, harassé et palpitant.

Enfin, vaincu par son maître, envahi par

tous les sens, je vis un sourire effleurer ses lèvres; une heureuse placidité se répandit sur son visage et remit en harmonie le désordre de ses traits; une lueur rosée colora ses joues, son corps raidi se ploya, ses genoux fléchirent.

Ce fut Mathilde qui le retint en le laissant glisser sur un fauteuil : le roi dormait du sommeil magnétique.

Un grand silence se fit.

XVII

PLUS FORT QU'UN ROI.

Struensée essuya la sueur dont il était inondé ; il sembla se recueillir ; ensuite il tendit la main à la reine pour la relever, mais celle-ci fit signe qu'elle resterait.

Le magnétiseur se mit à genoux comme Mathilde. Tous deux, les mains jointes, à la gauche et à la droite du roi, le regardèrent un instant. La douleur avait remplacé le commandement sur le front de Struensée; sur celui de la reine un peu de repos avait fait place au désespoir.

— C'est notre dernière entrevue, Mathilde! dit le ministre; mais avant que la fatalité vînt la terminer d'une manière si funeste, nous avions nous-mêmes voulu que ce fût la dernière... Nous pouvons prier ensemble aux pieds du roi, nous ne sommes pas coupables. Pour le repos du Danemarck, pour l'honneur de la couronne, demandons, Mathilde, de paraître aux yeux des hommes aussi purs que

nous le sommes au fond de notre conscience.

— Purs ! murmura Mathilde.

— Purs, non pas d'amour, mais purs de faute ; purs d'outrages envers celui-ci, du moins... Après cela, si vous m'avez aimé, Mathilde, si je vous ai aimée, madame ! comme la seule femme qui pouvait me faire grand et m'élever à la hauteur de la mission que j'avais osé accepter, que celui qui sonde les cœurs et les consciences nous voie et nous juge !

— Qu'il nous voie et nous juge ; répéta la reine ; mais où Dieu absout, les hommes tuent.

— Peut-être, dit Struensée.

Il se leva alors, et se plaçant en face du roi, il étendit de nouveau les mains sur lui.

— Dormez-vous? sire! interrogea-t-il.

— D'un doux sommeil, répondit Christian. Ah! j'avais besoin de ce repos.

Ce fut ici que je fus près de m'écrier d'émerveillement.

Le roi dormait en effet; ses yeux étaient fermés; dirai-je que la parole ordinaire de l'homme était close aussi? dirai-je que cette nouvelle parole provoquée par Struensée était

celle qui, des deux hommes que je trouve en nous, sert à l'homme intérieur aux rares heures où il lui est permis de se faire entendre ?

Entre chaque mot prononcé par le somnambule, il y avait comme une ponctuation brusque qui rendait sa parole étrange et saccadée ; de plus, puisqu'il faut chercher à rendre des choses inénarrables et jusqu'à présent inaperçues, je trouvai que ces mots étaient tâtonnés comme si, tour-à-tour, ils eussent été trouvés par l'intelligence dans des cases tantôt ténébreuses, tantôt éclairées.

Ces observations, que je faisais à mesure et sans rien perdre de l'intérêt de la scène qui

se passait devant moi, ne me laissaient pas de doute sur le sommeil du roi. Je n'appellerai donc pas preuves, mais révélations, les vérités claires et lucides qui me venaient à ce moment.

Pour moi, la langue de feu des apôtres était descendue.

— Que voyez-vous? continua Struensée.

— Je ne sais... mille images confuses.

— Débrouillez-les.

— Je ne puis.

— Faites quelques efforts.

— Je ne saurais... Je suis fatigué... et puis... c'est trop confus...

Il y eut un temps d'arrêt pendant lequel les traits du roi se contractèrent comme ceux d'un observateur qui cherche un point de vue qui lui échappe.

— Tenez, poursuivit-il ensuite, c'est comme plusieurs tableaux mis les uns sur les autres... Supposez qu'on fasse disparaître le tissu de toutes ces trames et que la multitude des personnages peints sur chacune d'elles reste debout..... c'est cela...

— Regardez ces tableaux l'un après l'autre.

Une seconde se passa.

— Je viens de l'essayer... je n'en puis venir à bout... Précisez mieux ce que vous voulez.

— Qui nous a trahis ?

— Cest...

— C'est ?

— Mais non ! impossible !...

Et, à ce moment, quoique ses paupières fussent toujours baissées, on devinait que le regard du roi cherchait à démêler, au milieu d'images confuses ou multipliées, une seule image à laquelle les questions de Struensée lui commandaient de s'attacher (2).

Quelques mouvemens d'impatience crispaient ses doigts. De sa main, il semblait écarter les obstacles. On eût dit qu'il faisait signe à la foule de s'écarter pour mieux suivre l'objet spécial qu'il avait en vue. Par intervalle, Struensée promenait son souffle sur le front de Christian, lequel, à chaque fois, marquait, par le jeu de sa physionomie, qu'il avait à mesure une perception plus distincte. Tout-à-coup comme si tous les nuages s'étaient

dissipés, il devint plus calme et sembla suivre avec une curiosité inquiète et un intérêt toujours croissant le personnage que le regard magnétique lui offrait.

— Oh ! le joli visage !... les fraîches couleurs !... combien ses lèvres sont souriantes !... comme à courir dans ma belle serre elle semble heureuse au milieu de mes fleurs, la jolie enfant !... Attendez ! oh ! la coquette !... elle n'est pas vue ; mais elle fait ses essais pour les momens où elle sera vue... La voilà penchée sur le rebord de marbre du bassin... L'eau est claire, jeune fille !... oui, mire-toi !... Le visage est ainsi riant, quand le cœur n'a pas de remords... Elle laisse flotter ses cheveux blonds... elle

les ramène en tresse sur ses tempes... elle en rapproche un bouquet de roses vives... Fi! le rouge ne se marie pas avec une chevelure d'or!... A l'eau les roses!... Ah! voilà qu'elle essaie de belles pervenches bleues!... et maintenant qu'elle se regarde, elle doit se voir comme un ange du ciel qui se penche sur un berceau d'enfant... Comment! elle brise aussi les fleurs bleues! A l'eau les pervenches!.. Mais elle a détaché un brillant de son oreille... le voilà sur son front... Oui, fais la belle! fais la fière!... Ce diamant te marque comme une fée! tu le crois, enfant! le crois-tu, orgueilleuse?... Il te marque comme si tu appartenais au démon?... Pauvre fille! quelqu'un t'a vue!... il sait à présent comment tu peux être tentée... Fuis!...

— Qui a vu cette jeune fille ?

— Rantzau.

— Et comment se nomme-t-elle ?

— Emmy.

— C'est Emmy qui nous a trahis?

— C'est Emmy.

La reine fit un mouvement étonné et douloureux. Struensée hocha la tête.

— L'or, les promesses, la crainte peut-être, dit-il en se tournant vers Mathilde.

Il n'avait pas parlé au somnambule, le somnambule ne répondit pas.

— Qui a payé la trahison? poursuivit le magnétiseur se mettant de nouveau en communication avec le roi.

— Je vois...

— Dans le passé ?

— Dans le passé... Je vois la reine-mère et Rantzau... Quelqu'un introduit une jeune fille. Ah ! c'est la même... elle est tremblante... on lui montre sur une table un poignard... puis, attendez !... oui, c'est un écrin... un écrin à parer une reine !

— Et... elle choisit l'écrin ?

— Elle le choisit... puis elle pleure.

— Mais... elle l'emporte ?

— Je ne vois plus...

— Regardez mieux... je désire vivement que vous regardiez.

Ici une pause ; ensuite le roi reprend :

— Emmy consent à vous trahir.

— Et à nous livrer ?...

— Ce soir.

— Elle a dit ?...

— Où vous deviez vous rendre.

— Elle a promis ?...

— Vos lettres.

Les dents de la jeune reine claquèrent ; ses yeux cherchaient Struensée comme on cherche un appui. Celui-ci la rassura et se retourna vers Christian. Peu à peu l'échange de la pensée entre le magnétiseur et le magnétisé se fit plus rapidement.

— Ces lettres, qui les a reçues?

— Ce devait être un agent de Marie-Julie, mais...

— C'est Rantzau?

— Non, point Rantzau.

— C'est pourtant un ennemi?

— C'est un ami.

Un éclair d'espérance brilla dans les yeux des deux amans.

— Quel ami?

— Nommez-moi vous-même vos amis.

— Fersen ?

— Ce n'est pas Fersen.

— Wisby, plus fidèle que sa fille ?

— Wisby est à cette heure aux alentours de la citadelle... Il attend quelqu'un et s'impatiente.

— Je n'ai pas d'autre ami.

— Vous en oubliez un... Je le vois... Mais c'est singulier... ceci m'effraie !... Je vois trois visages... Je ne saurais... J'ai peur !

J'étais fâché contre Struensée qui ne m'avait pas nommé avec ses amis, moi qui m'exposais à la mort pour le servir ; mais je n'avais guère le temps de m'appesantir sur quelque sentiment que ce fût.

Tout attentif à ce que disait le roi, j'étais étonné qu'il ne me désignât pas, car c'était moi qui tenais les lettres ; sans doute, en ce cas, puisqu'il se trompait sur moi, il pouvait se tromper sur le reste, et sa visi on occulte lui faisait défaut.

Quel pouvait être d'ailleurs cet homme à trois visages dont il paraissait effrayé ? Il cherchait toujours et, à mesure qu'il croyait voir, il décrivait des physionomies si singulières

et si différentes, qu'en cet endroit je vis errer le somnambulisme. S'il faut même confesser tout, j'éprouvai le désappointement que l'on éprouve au premier échec donné à cette ferveur de la foi qui vient de naître. Mais à l'instant précis où me venaient les plus fortes objections contre la nouvelle science et au milieu de l'accélération de tant de pensées, j'eus celle-ci : je pensai que lorsque la troupe hostile à Struensée s'était portée dans la rotonde, j'avais remis mon masque par ce mouvement instinctif qui force à se cacher au moment du danger, et qu'ensuite la préoccupation de ce qui se passait m'avait empêché de l'enlever jusqu'à présent.

Par un mouvement prompt, je l'éloignai de mon visage... O prodige !

— Je le vois ! s'écria le roi, oui je vois cet ami dont je vous parle!... C'est celui que vous m'avez fait suivre à Vienne, puis sur la route de Danemarck, puis dans son cabinet de Copenhague... C'est... LE DOCTEUR ROUGE !

— Lui !

— Attendez !... reprit Christian avec l'empressement de quelqu'un qui craint de perdre de vue un objet intéressant ; attendez!... je vois aussi vos lettres... C'est singulier !... ce n'est plus lui qui a vos lettres...

— Qui donc les a ?... nommez ?

— Mon Dieu ! s'écria la reine épouvantée.

—Nommez celui qui a ces lettres... parlez? insista Struensée.

— Un jeune homme... Oh ! que son front est triste... qu'il y a de douleurs dans son âme !... que je le plains !

Sous les paupières du roi se glissaient des larmes qui roulèrent jusque sur les mains de Mathilde ; la repentante les montra à Struensée avec une muette imploration qui déchirait l'âme.

— Apaisez-vous, dit le ministre, en touchant le roi.

Les lèvres du souffrant ébauchèrent un sourire d'obéissance.

— Dites-moi maintenant, répéta Struensée, avec l'accent de la prière cette fois, dites-moi le nom de l'homme qui reçoit ces lettres.

— Son nom ? Christian... l'homme ? c'est moi, répondit le roi.

— Encore trahi !... et trahi par Mesmer ! s'écria Struensée.

— Vous ne sauriez croire cela, dis-je vivement en paraissant.

Et sans donner à la reine et au ministre le

temps de revenir de leur surprise, deux mots me suffirent pour leur expliquer comment j'étais venu là.

—Quant aux lettres, ce n'est pas le roi qui les aura, mais vous, madame, ou vous, docteur.

Struensée les saisit.

— Ah! dit-il avec force, l'oracle mentira cette fois!... Que la flamme les dévore!

Il prononçait ces paroles et il soulevait sur la lumière le paquet que je venais de lui remettre; mais, à ce moment, ceux qui étaient

venus avec le roi frappaient à coups redoublés à la porte.

Sans doute ils n'étaient plus seuls, puisqu'ils osaient et désobéir ainsi à l'ordre impératif que leur avait donné le roi en entrant dans le pavillon. Pour qu'ils fussent si obstinés à se faire ouvrir, ils devaient être soutenus par l'arrivée de Rantzau ou peut-être par celle de la reine-mère.

— Donnez votre bras à la reine, me dit Struensée. Au palais! au palais! Rendez-vous digne de sauver la plus noble des femmes... Allez, et faites ce que votre courage vous suggérera.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

NOTES.

(1) PROPOSITIONS DE MESMER.

« L'action magnétique a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire.

» Elle est augmentée et réfléchie par les glaces, comme la lumière.

» Elle est communiquée, propagée et augmentée par le son.

» Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée et transportée. »

(2) Cette lente manière d'épeler les objets, en quelque sorte, cette vue par fragmens, est un phénomène qui se reproduit souvent dans la perception magnétique. En voici un exemple concluant emprunté aux *Lettres d'un Magnétiseur*, par. J. J. A. Ricard.

« Hier vendredi, M. Marcillet, M. Alexis, mademoiselle Virginie, et moi, nous avons passé la soirée chez madame la vicomtesse de St-Mars. Il y avait une société de personnes dont les noms sont assez connus pour que je n'aie pas besoin de vous dire leurs capacités. MM. Victor Hugo, Théophile Gautier, Halevy, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), de Saint-Georges, le marquis de Saint-Mars, Roger de Beauvoir, etc., composaient, avec des dames aussi instruites que gracieuses, la charmante réunion.

» Quelques instans après notre arrivée, M. Marcillet fit placer Alexis à un bout du salon, dans un large fauteuil, et le mit promptement en somnambulisme. Alexis, les yeux occlus, fit une partie d'écarté avec une rapidité extrême, et nomma plusieurs cartes appliquées la face contre le tapis; mais l'expérience la plus concluante fut celle-ci.

» M. Hugo avait préparé, chez lui, un paquet cacheté au milieu duquel se trouvait un seul mot imprimé en gros caractères, cependant invisibles aux meilleurs yeux, à travers les feuilles de papier qui l'enveloppaient entièrement.

Vous comprenez que le poète académicien avait pris toutes précautions pour n'être pas abusé. Le paquet, présenté à Alexis, fut d'abord retourné dans tous les sens par le somnambule, qui, au bout d'un instant, épela lentement ainsi :

» — P... O... L... I... Poli... Je ne vois pas la lettre suivante... Je vois celles qui viennent après... I... Q... U... E... huit lettres... ; non..., neuf lettres... ; mais il y en a une que je ne vois pas... Je ne peux pas dire ce mot... Cependant... P... O... L... I... Je ne vois pas bien... T... C'est un T !... Politique. C'est bien cela ! Le mot est imprimé sur un papier VERT-CLAIR.... M. Hugo l'a enlevé d'une brochure que je vois chez lui. »

